

13/1633
ÉTUDES HISTORIQUES

SUR LES

POPULATIONS CHRÉTIENNES

DE LA

TURQUIE D'EUROPE

LES SERBES

SOUS LA DOMINATION OTTOMANE

(1389-1804)

PAR A. UBICINI

PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

Palais-Royal, galerie d'Orléans

ET

AU BUREAU DE LA REVUE DE L'ORIENT ET DE L'ALGÉRIE

31, RUE DE BEAUNE, 31

1867

П. М. Бр. 33.633

Ce travail est extrait d'une publication ayant pour titre
L'Orient, l'Algérie et les Colonies, Revue bi-mensuelle
donnant la biographie des Orientalistes français et étrangers.

Paris. — Typ. Walder, rue Bonaparte, 44.

ÉTUDES HISTORIQUES
SUR LES POPULATIONS CHRÉTIENNES
DE LA TURQUIE D'EUROPE.

I

Si l'on jette les yeux sur une carte de la Turquie d'Europe vers le milieu du quatorzième siècle (1357), on voit la Péninsule habitée, ou, pour parler plus juste, possédée par deux peuples qui se partagent, quoique dans des proportions fort inégales, le territoire : les Grecs au sud du Balkan, les Slaves au nord et à l'ouest.

Faisons abstraction pour aujourd'hui des premiers, en nous bornant à marquer leurs limites géographiques. Ces limites étaient plus restreintes qu'on ne le supposerait de prime abord : l'ancienne Thrace, c'est-à-dire le territoire au sud-est, compris entre la Propontide, l'Euxin, la chaîne du Balkan et le cours du Mestus (1), avec une portion du littoral de la Macédoine jusqu'à Salonique, voilà tout ce qui restait en Europe aux successeurs d'Arcadius (2).

Le reste de la Péninsule, la Macédoine, la Thes-

(1) Le Karasou (Eau Noire) actuel.

(2) J'excepte, bien entendu, le territoire de l'ancienne Grèce, qui a formé le royaume hellénique actuel. Une partie de ce territoire avait été colonisée par les Slaves, qui dominèrent en Morée pendant deux siècles et plus, du ^{vi}^e au ^{ix}^e, au dire de Fallmeyer; mais, s'il y eut conquête, il n'y eut pas absorption, comme l'a prétendu l'écrivain allemand; ou plutôt l'absorption se fit en sens contraire, c'est-à-dire que l'élément grec prit le dessus sur l'élément slave en Morée et finit par se l'assimiler.

salie, l'Épire, l'Albanie, le Montenegro, l'Herzégovine, la Bosnie, la Serbie, la Bulgarie, était territoire slave. Les Slaves touchaient à la fois à la mer Noire par Kustendjé et Varna; par Salonique à l'Archipel; par Prevesa, Durazzo, Cattaro et Raguse à la mer Ionienne et à l'Adriatique; par Belgrade, Vidine, Silistrie, à la Save et au Danube, dont ils possédaient les embouchures.

Cet espace n'était pas rempli exclusivement par la race serbe. Les Bulgares au nord-est, les Albanais ou Skypétars à l'ouest, en occupaient une partie. Mais les Serbes effaçaient tous les autres. La supériorité numérique, de même que la suprématie politique, leur appartenait.

Sept siècles environ s'étaient écoulés depuis que les tribus serbes (1), encore païennes, avaient quitté le revers septentrional des Carpathes (2) pour s'établir, du consentement de l'empereur Héraclius, dans la contrée précédemment occupée par les Avars et

(1) Nous confondons sous ce nom les Serbes proprement dits et les Croates, qui se fixèrent à l'ouest de ceux-ci. De même qu'Hérodote, parlant des Gètes (les ancêtres des Roumains), les appelle « les plus purs entre les Thraces, » de même les Serbes étaient réputés les plus purs d'entre les Slaves, et leur nom était devenu le nom générique de toutes les populations de race slavonne. Cf. Ostrowski, p. 645; Dutchinsky, *Pologne et Ruthénie*, p. 18.

(2) Dans la Gallicie actuelle, vers les sources de la Vistule et du Dniestr. Les écrivains slaves nomment cette contrée, dont la situation et les limites sont assez mal définies, *Boïka*. — Quoi qu'il en soit, les Carpathes peuvent être considérés, encore aujourd'hui, comme le point central de la race slave. C'est là, en effet, sur un pic élevé, qu'est assis, suivant l'expression du poète, « l'oiseau slave qui d'une aile bat la mer Noire et de l'autre la mer Baltique. » (Voir Mickiewicz, I, 25.)

comprise entre le Danube, la Save, l'Adriatique et les frontières de l'ancienne Grèce (640) (1).

Les Bulgares avaient fait leur première apparition sur le Danube un siècle et demi plus tôt (485) (2). Quant aux Skypétars, descendants des anciens Illyriens, ils occupaient de toute antiquité la contrée où on les trouve encore aujourd'hui (3).

Les Serbes furent les premiers Slaves qui embrassèrent le christianisme (4). Après la consommation du schisme de Photius, ils oscillèrent quelque temps entre Rome et Constantinople, à laquelle ils restèrent unis en dernier lieu (5). Ils avaient, de même, subi

(1) Une première immigration slave en Turquie avait, à une date reculée, précédé celle-ci. Dès le huitième siècle avant notre ère, époque à laquelle Chafarik commence l'histoire des tribus slaves, wendes ou léchites (ces trois noms s'appliquent au même peuple), on voit une de ces tribus, la plus nombreuse, établie le long de la Vistule; d'autres sont disséminées le long du Dniepr, du Danube, en Illyrie, etc. Ce sont ces Slaves que l'on désigne sous le nom de Proto-Slaves ou Slaves primitifs. Ils formèrent en Turquie comme une première couche à laquelle se superposèrent, en 640, les Serbes de la Boïka. Néanmoins, plusieurs auteurs, notamment M. Dutchinsky (*Pologne et Ruthénie*, p. 9), prétendent que les anciens établissements des Slaves sur le Danube disparurent complètement au deuxième siècle sous la pression des légions de Trajan, de sorte que les Slaves actuels en Turquie procéderaient uniquement de la seconde immigration, celle de 640.

(2) Toutefois, ce ne fut que deux siècles après (680) que les Bulgares s'établirent définitivement sur la rive droite du Danube, dans l'ancienne Moesie, où ils se confondirent si bien avec les Slaves, qu'on ne saisit plus en eux aujourd'hui aucune trace de leur ancienne origine (ouralienne ou finnoise). Voir Krasinski, p. 28, et surtout Schnitzler, II, 493.

(3) Lejean, p. 25.

(4) Krasinski, p. 28.

(5) L'époque de cette union est difficile à préciser. Lors de l'érection du patriarcat serbe en 1350, nous voyons le pape In-

de nombreuses vicissitudes politiques ; indépendants, à l'origine, sous leurs chefs nationaux (*jou-pans*) (1), puis tour à tour sujets ou vassaux des Grecs et des Bulgares, jusqu'au jour où un de leurs chefs, Stephan (Etienne) Némania, grand-joupan de Zeta (2), ayant réuni les diverses joupanies sous son autorité, se rendit indépendant des monarques de Byzance, et prit le titre de roi (*kral*), que ses descendants portèrent après lui (3). En 1346, Etienne Douchan le Fort (*Silni*), descendant en cinquième ligne du fondateur de la monarchie serbe, ayant rangé sous ses lois la plus grande partie de la Péninsule, échangea ce titre, trop humble désormais pour sa haute fortune, contre celui d'empereur (*tsar*), qui le faisait l'égal en dignité, comme il était le supérieur en puissance, du César de Byzance.

Le règne de Douchan représente le point culminant de la puissance serbe. Personne ne se trouva après lui pour continuer son œuvre. Lui-même, à ses derniers moments, eut le pressentiment qu'elle ne lui survivrait pas. Comme il campait, un jour, avec son armée dans un petit village de la Thrace, à une journée de marche de Constantinople, il fut pris tout à coup d'une fièvre violente. « Alors le tsar, sentant que son heure était proche, ordonna qu'on le portât sur le haut d'une colline, d'où il

nocent VI confirmer spontanément le chef de la nouvelle Eglise que le patriarche de Constantinople venait d'anathématiser. La rupture avec Rome n'eut lieu que plus tard, et pour des raisons entièrement politiques.

(1) Voir dans Constantin le Porphyrogénète (*De adm. imp.*, c. 30), la nomenclature des joupanies serbes au x^e siècle.

(2) Voir plus bas, p. 16.

(3) Vers 1162 il transporta sa résidence à Prizren, qui devint la première capitale serbe.

pouvait voir d'un côté Constantinople, de l'autre, le pays serbe; et là, après qu'il eut regardé quelque temps dans les deux directions, on vit de grosses larmes couler de ses yeux. Alors son secrétaire Marko Kralievitch lui dit : « Pourquoi pleures-tu, ô tsar ? » — Et le tsar répondit : « Pourquoi je pleure ? ce n'est pas parce que je ne verrai bientôt plus cette contrée, où j'ai construit de bonnes routes, bâti de bons ponts, établi de bons gouverneurs; mais parce que je meurs avant d'avoir pris Constantinople (*Tsaregrad*), et que je laisse ouverte la porte qui livrera passage à l'ennemi de ce pays. » Alors le secrétaire Marko se hâta de transcrire les paroles du tsar, et il ajouta au bas, sur le parchemin, qu'elles devaient rester gravées dans la mémoire de son fils, le jeune Ouroch, qu'elles devaient rester gravées dans la mémoire de la nation serbe, qu'elles devaient rester gravées dans la mémoire de tous les Slaves (1). »

Douchan expira le 20 décembre 1356. Une année ne s'était pas écoulée que les Osmanlis, sous la conduite de Soliman, fils du deuxième sultan, Orkhan, franchissaient sur un radeau les Dardanelles, et préludaient par la prise de Gallipoli à cette suite étonnante de conquêtes qui devait les porter, en moins d'un siècle et demi, de la mer de Marmara aux frontières de la Pologne et aux rivages de l'Adriatique (2). Une *étable à porcs*, comme s'expri-

(1) Miss Mackensie, *Travels, etc.*, p. 162. Rapprocher de cette légende celle de Charlemagne dans Michelet, *Précis de l'Histoire de France*, p. 57.

(2) Voir, dans ma *Turquie actuelle*, p. 11, le récit de ce *passage*. Les Ottomans avaient paru à diverses reprises, à partir de 1321, au delà de la Propontide et du Bosphore. Hammer le premier

maît dédaigneusement l'empereur Jean Paléologue, tel fut l'humble berceau de la puissance qui devait pendant un si long temps faire trembler l'Europe (1).

La mort du tsar avait rompu le faisceau de l'unité serbe. En 1367, le fils de Douchan, Ouroch, périt assassiné par Voukachine, le plus puissant des voïvodes. Vingt-deux ans après, l'indépendance serbe expira dans les champs de Kossovo (2). Comme il arrive d'ordinaire, la guerre civile avait précédé et préparé la conquête étrangère.

(1, 169-191) a mentionné ces *descentes*, comme il les appelle, au nombre de seize, que les historiographes ottomans ont totalement négligées, pour ne s'occuper que de celle de 1357, à la suite de laquelle les Osmanlis prirent pied définitivement sur la rive européenne de l'Hellespont. Ce furent les Grecs qui, suivant la vieille coutume de l'empire de combattre les barbares par les barbares, appelèrent les Ottomans pour les opposer aux Serbes et aux Bulgares. Ainsi, l'établissement des Turcs en Europe ne dérivait pas uniquement de la conquête; il eut son point de départ dans une série de traités, de transactions analogues à celles qui marquèrent la prise de possession de la Gaule romaine par les Francs.

(1) « Cantacuzène, dans son histoire des Osmanlis, raconte que Jean Paléologue, ayant reçu la nouvelle de la prise de Gallipoli par les Turcs, dit en souriant qu'ils n'avaient conquis ni plus ni moins qu'une étable à porcs, faisant allusion par là au nom d'une forteresse située près de Gallipoli, *Chirido-Castro*, laquelle a, en effet, cette signification en grec. » Palaouzoïff, 291.

(2) 15 juin 1389 (V. S.) : date funèbre gravée en caractères indélébiles dans l'âme de tous les Serbes. Les autres événements, même ceux d'une époque plus récente, n'ont laissé qu'une trace confuse dans la mémoire du peuple; celui-là les domine et les éclaire tous. Si vous parlez devant un Serbe d'un fait quelconque de son histoire, il vous interrompra pour vous dire : « Était-ce avant ou après Kossovo ? » Quant aux récits historiques de la bataille, ils abondent chez les écrivains nationaux. Un des plus émouvants est celui du métropolitain Basile.

L'année suivante (1390), la bataille de Nicopolis mit fin au royaume bulgare (1).

Soixante-trois ans après, Constantinople tombait à son tour aux mains des Musulmans.

L'ère de la grande captivité avait commencé pour les Grecs, comme pour les Slaves de Turquie.

II

Elle dura un peu plus de quatre siècles (1389-1804).

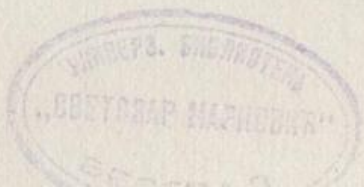
Je ne retracerai pas l'histoire de ces quatre siècles. Un tel récit, quand bien même les matériaux ne manqueraient pas pour l'écrire, présenterait peu d'intérêt pour le lecteur. On a dit avec raison que toutes les calamités ne sont pas historiques. Il semble que celle des Grecs et des Slaves devenus raïas soit de ce nombre.

L'histoire recommencera pour eux le jour où les raïas seront redevenus un peuple, où dans les forêts de la Choumadia, comme dans les défilés du Taygète, des milliers d'hommes se lèveront pour revendiquer, le glaive en main, leurs droits mutilés, mais non anéantis par la conquête.

Comment se produisit cette crise ? Par quel miracle l'idée nationale, malgré les rudes assauts qu'elle eut à soutenir, avait-elle pu se perpétuer durant ces quatre siècles d'oppression ? Voilà ce que nous avons à rechercher ici.

Pour cela, reportons-nous à cette date néfaste de 1389, et voyons ce qu'il advint de la Serbie au lendemain de Kossovo.

(1) Hammer, I, 276.



Sa situation différait essentiellement de celle qui fut faite, un demi-siècle plus tard, aux Grecs, après la prise de Constantinople.

Ceux-ci avaient été, suivant l'expression musulmane, « conquis par le sabre (1). » Le vainqueur put disposer d'eux suivant son bon plaisir. Par des motifs tout à la fois politiques et religieux que j'ai exposés ailleurs (2), les Grecs, non-seulement de Constantinople, mais de tout l'empire, inscrits parmi les raïas, et soumis comme tels au paiement du kharatch, furent placés sous l'autorité directe de leur patriarche. A partir de ce moment, ils cessent d'exister comme corps de nation ; ils ne forment plus qu'une communauté religieuse et civile dont le patriarche devient en même temps le chef et le représentant légal et *responsable*.

Il en fut autrement des Serbes défaits, mais non conquis, à Kossovo (3). Le traité que Bayazid conclut avec eux cette même année (1389) se bornait à reproduire les clauses de l'ancien traité de son père avec Lazare, tel qu'il a été rapporté, un peu sommairement, par Hammer (4). La teneur offre une certaine analogie avec la *capitulation* valaque de 1393 (5). La

(1) On a parlé, je le sais, d'une prétendue capitulation qui serait intervenue, lors de la prise de la ville, entre Mahomet II et les Grecs. J'ai dit ailleurs ce qu'on doit penser de cette fable. Voir *Lettres sur la Turquie*, II, 54.

(2) *Ibid.*, 44 et suiv.

(3) Cette distinction ne fait que constater un fait historique et ne saurait aller jusqu'à créer aux Serbes, dans la pratique, et sous prétexte de légalité, un droit supérieur à celui des Grecs. Suivant nous, le droit des nationalités est un, et indépendant de tout droit, de toute convention antérieure.

(4) En 1375. Voir Hammer, XVII, 104.

(5) Voir ma *Question des Principautés devant l'Europe*, 386.

Serbie fut, à l'instar de la Valachie, maintenue dans la pleine possession de sa souveraineté, sous l'unique condition de payer annuellement au sultan mille livres d'argent et de lui fournir un corps de dix mille cavaliers en temps de guerre (1). Comme la Valachie, elle conserva ses princes nationaux, qui, sous le titre plus modeste de *despotes* (seigneurs), substitué à celui de rois et d'empereurs, continuèrent d'occuper, durant soixante-dix ans, le trône serbe.

Les Bulgares, de leur côté, prétendent avoir eu de la Porte, à l'époque de leur annexion, des firmans qui réservaient leurs droits comme nation indépendante. Un publiciste (2) qui a résidé longtemps, comme agent diplomatique, dans le Levant, en appelant l'attention sur ce fait, ajoute qu'il y a peu de nationalités chrétiennes en Orient qui n'arguent de capitulations analogues concédées à l'origine, puis méconnues par les Turcs : circonstance remarquable et qui viendrait encore à l'appui de cette hypothèse que j'ai déjà énoncée plus haut, à savoir que la conquête ottomane ne fut pas uniquement l'œuvre du sabre, et que la soumission des diverses

(1) « His ita gestis (Baiazetes) Stephano, Lazzari filio, pacem dedit hac lege, ut is annum Turcis penderet tributum, Mariam sororem sibi in matrimonium daret, quocumque cum exercitu moveret sub signis suis militaret. Quum itaque Baiazetes à Tartarorum rege Temyse bello peteretur, Stephanus cum decem (secundum alios quinque) hastatorum millibus commilitavit, etc. » *Stritter*, II, 123. — Le traité de 1375 portait *mille* cavaliers seulement : ce fut la seule aggravation apportée par le fils du sultan vainqueur aux conditions imposées précédemment à la Serbie. Ces dispositions, que nul acte postérieur n'a abrogées, forment encore aujourd'hui, suivant les publicistes nationaux, la base du droit historique de la race serbe dans la Péninsule.

(2) Poujade, p. 67.

portions de l'empire fut accompagnée ou suivie de concessions, de privilèges qui, après s'être maintenus durant un certain temps, tombèrent peu à peu en désuétude.

La série des despotes serbes commença à Etienne Lazarevitch (fils de Lazare), et se continua sans interruption de 1389 à 1459.

En 1459, Mahomet II, qui revendiquait la couronne de Serbie au nom et comme tuteur de la sultane Mara, fille de l'avant-dernier despote, Georges Brankovitch, s'empara de Semendria (1) avec l'aide d'une faction puissante soulevée contre l'héritière légitime Hélène, en haine du papisme (2). La veuve de Lazare II s'enfuit en Hongrie, et le sultan, ayant confié aux grands qui l'avaient appelé le soin d'administrer le pays, reprit le chemin de ses Etats, traînant à sa suite deux cent mille Serbes qu'il destinait à repeupler les environs de Constantinople (8 novembre 1459).

C'est de cette époque que les historiographes ottomans datent la soumission définitive de la Serbie et son incorporation à l'empire. L'ancien royaume de Douchan a cessé d'avoir une existence propre; il n'est plus qu'une portion du domaine des sultans, laquelle, d'après la coutume ottomane de désigner les territoires annexés par le nom du dernier possesseur, est inscrite désormais au nombre des fiefs impériaux sous le titre de *Laszr vilâieti* (la terre ou la contrée de Lazare). Ainsi, de nos jours encore, les Turcs appellent la Moldavie *Bogdan*, du nom du

(1) Les rois et les empereurs serbes résidaient tantôt à Prizren, tantôt à Krouchevatz. Sous les despotes, la crainte du voisinage des Turcs fit transporter la capitale à Semendria.

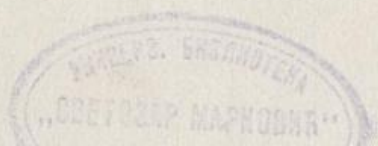
(2) Mickiewicz, I, 215.

prince qui gouvernait cette principauté quand elle fit sa soumission à la Sublime Porte.

Les publicistes serbes se sont attachés à réfuter cette doctrine, qui a été acceptée d'emblée par les écrivains occidentaux. Ils soutiennent, les lambeaux de l'histoire à la main, que la prise de possession de 1459 n'a pas inauguré un droit nouveau, ni même, dans une certaine mesure, une situation nouvelle en Serbie. D'un côté, il n'y a pas eu conquête, mais soumission volontaire. De l'autre, la séparation entre les deux Etats est maintenue. Le pays est administré au nom, non pas de Mahomet II, mais de Mara, « la pieuse sultane Mara, » ainsi qu'elle continue de signer dans les actes (1). Même par la suite, lorsque les sultans de Constantinople visèrent à assumer personnellement la dignité royale en Serbie, ils ne songèrent pas à détruire l'existence politique du royaume. La dynastie avait changé, mais l'Etat subsistait. Le lien qui rattachait la Serbie à l'empire n'était pas même un lien de vassalité selon les idées de notre moyen âge. C'était, à la différence près du tribut, une sorte d'union personnelle, comme celle qui relie la Hongrie à l'Autriche.

Peu à peu, cependant, à mesure que les Ottomans étendirent leurs conquêtes en Europe, ces conditions primitives s'altérèrent, et les contrats de 1375 et de 1389 devinrent, avec le temps, une lettre morte. La chute de Constantinople ne devait pas seulement être fatale aux Grecs; elle prépara ou consumma l'asservissement des autres peuples de la Péninsule. En 1463, la Bosnie tombe au pouvoir des Ottomans,

(1) Raïtch, dans Hammer, III, 43.



et la plupart des nobles Bosniaques, après avoir vu la tête de leur dernier roi, Tomachevitch, rouler sous le cimeterre à Blagai, embrassent l'islamisme afin de s'égalier au vainqueur (1); les autres, plus attachés à leur foi qu'à leurs privilèges, se dispersent au loin, emportant avec eux les reliques de leurs saints (2).

En 1467, l'Herzegovine succombe à son tour (3). Privée de ces soutiens naturels, la Serbie s'affaisse sur elle-même. Bientôt, de l'Archipel au Danube, il ne restera plus un seul pouce de terre chrétienne (4).

III

Seuls, à l'occident, le long des rivages de l'Adriatique, deux petits Etats slaves ont échappé au commun désastre; ici la politique et commerçante Raguse, là l'héroïque et pauvre Montenegro.

La fondation de Raguse remontait au temps de l'arrivée des tribus slaves dans la Péninsule. Elle forma de bonne heure une petite république indépendante, sous la suzeraineté nominale des empereurs de Byzance, ensuite des tsars serbes. La ville et son territoire occupaient à peine une superficie de

(1) Hammer, III, 104; *Slaves de Turquie*, mss.

(2) Quiclet, p. 41.

(3) Hammer, III, 129. L'Herzegovine avait formé, depuis le démembrement de l'empire serbe, un petit Etat distinct de la Bosnie, dont le chef reçut de l'empereur Frédéric, en 1440, le titre de duc (*herzog*, en allemand), d'où le nom donné à la province, et qu'elle conserva sous les Turcs.

(4) Voir, sur les causes qui amenèrent l'asservissement des Etats gréco-slaves de la Péninsule, un passage remarquable d'Appendini, à l'année 1430.

quelques milles carrés (1); mais ses navires sillonnaient toutes les mers du Levant, de l'Adriatique au Bosphore. C'était une Venise en miniature. En 1365, vingt-quatre ans avant Kossovo, comme si elle eût pressenti la chute prochaine de l'empire de Douchan et les hautes destinées réservées à la race d'Othman, elle conclut avec Mourad un traité d'alliance et de protection, le premier qui soit intervenu entre les souverains ottomans et un peuple chrétien (2). Grâce à cette protection, le torrent de l'invasion musulmane passa près d'elle sans l'atteindre. Les Turcs, plus fidèles qu'on ne le croit communément à leurs anciennes alliances, montrèrent de tout temps une sorte de prédilection pour ce petit Etat chrétien qui, paisiblement occupé d'industrie et de négoce, étranger aux guerres comme aux rivalités qui troublaient la Péninsule, ne s'attachait qu'à faire respecter sa neutralité, et remplissait scrupuleusement ses obligations envers les musulmans, sans marchander sa sympathie aux chrétiens. Lorsque les hordes ottomanes, après avoir franchi le Bosphore, s'ébranlèrent pour marcher à la conquête de la Péninsule, le sénat de Raguse prévoyant l'issue en quelque sorte fatale de la lutte, annonça par un édit que les fugitifs de toute la Slavie trouveraient un asile assuré au sein de la république (3). C'est ainsi que le roi de Hongrie, Sigismond,

(1) Lors de la cession de Raguse à l'Autriche, en 1815, la population de la ville et de son territoire figurait dans les tables de la commission de statistique dressées par ordre du congrès, pour un total de 44,000 habitants. Voir *Traité de Vienne*, pag. 1835.

(2) Hammer, I, 234.

(3) « Quindi il senato dichiara Ragusa sicuro refugio, accogliendo chi già prega e invitando Volschio (Vouk) Brancovich, i

défait à Nicopoli, se réfugia en 1396 à Raguse, où il reçut un traitement royal (1). En 1440, le despote serbe Brankovitch se trouvant à Antivari en grand péril de la part des Turcs, la république lui dépêcha une galère qui le conduisit sain et sauf à Raguse avec sa femme et ses trésors. Le sultan (Mourad II), furieux de voir son ennemi lui échapper, offrit aux Ragusains de leur faire la remise du tribut qu'ils payaient annuellement à la Porte (2), et de leur céder en outre une partie des Etats de Brankovitch, depuis la Drina jusqu'à Cattaro, sous l'unique condition de lui livrer le despote, les menaçant, en cas de refus, de ne pas laisser pierre sur pierre de leur ville. Les Ragusains rejetèrent ses offres et attendirent l'effet de ses menaces. Mais Mourad, revenu à de meilleurs sentiments, déclara qu'une ville qui faisait un tel cas de la foi jurée ne pouvait être détruite (3), et il accorda aux Ragusains une paix honorable.

Protégés par le Grand Turc, ils n'étaient pas moins bien avec le pape. En 1422 (4), ils obtinrent du Saint-Siège, par l'entremise d'un de leurs concitoyens, le cardinal Stoïkovitch, un des premiers hommes de son siècle dans la politique et dans les lettres, un privilège pour trafiquer avec les infidèles en Asie et en Afrique. Ce privilège, qui assurait à

deputati di Servia e gli altri principi Slavi in caso di bisogna... » Appendini, *Ann.* 1386-98.

(1) *Ibid.* — Hammer, I, 328.

(2) Ce tribut qui, à l'origine, n'excédait pas quelques centaines de sequins, fut porté successivement à 3,000 sequins (1453), 10,000 sequins (1474), et 12,500 sequins (1621). *Zemljopis trojedne Kraljevine*, Zagrab (Agram), 1865.

(3) « Che non sarà mai per cadere una città in cui tanto si stima la fede promessa. » Appendini, *Ann.* 1440-42.

(4) Au temps du concile de Bâle. Appendini, *Ann.* 1422 et 1484.

Raguse le monopole du commerce dans les provinces gréco-slaves, hâta le développement de sa prospérité, et fit d'elle en peu d'années l'émule des républiques marchandes de l'Italie. Elle rivalisait avec Venise et Pise par son activité et sa richesse commerciales, avec Florence par son éclat littéraire, le nombre et la réputation de ses écoles. Le goût de l'étude y était si répandu qu'il n'y avait presque pas, au dire d'Appendini (1), de famille, même dans la classe inférieure, qui ne comptât parmi ses membres un poète, un grammairien, un érudit en renom. Aux savants indigènes venaient se mêler ceux que la prise de Constantinople et la chute des principautés slaves de la Péninsule avaient fait affluer du dehors. La généreuse hospitalité des Ragusains ne fit aucune distinction entre les proscrits et les exilés des deux nations. Des barques portant le pavillon de la république sillonnaient sans cesse les mers de la Turquie, occupées à recueillir les débris de ce grand naufrage. Transportés à Raguse, les fugitifs y trouvaient un asile sûr, des moyens honorables d'existence, ou s'ils préféraient aller ailleurs tenter la fortune, d'autres navires les débarquaient gratis dans le port d'Ancone ou sur tout autre point du littoral de l'Italie (2). Plusieurs, qui avaient abordé directement en Italie et s'y étaient établis, échangeaient volontairement

(1) Appendini, *loc. cit.* De là cette multitude d'hommes célèbres dans tous les genres, dont Appendini a donné la liste, et dont les noms, souvent italianisés, remplissent l'histoire littéraire de Raguse pendant le x^e et le xvi^e siècle, tels que le mathématicien Ghetardi (né en 1566), que Sarpi appelait *Angelo di costumi, demonio in matematica*, le poète Sigismond Mincotitch, qui fit imprimer la première tragédie régulière (Venise, 1500), l'historien Louis Cerva († 1517), etc.

(2) Appendini, *Ann.* 1464-66.

par la suite le séjour de Florence ou de Pise contre celui de Raguse. Tel le célèbre Démétrius Chalcondyle qui, en 1490, quitta Florence à l'appel des *pregati* (1), pour venir enseigner à Raguse les lettres grecques et latines.

IV

Tandis que Raguse, l'*Athènes slavonne*, comme l'appellent les historiens, concentrait dans son sein la vie intellectuelle des Slaves du sud, l'esprit guerrier, l'élan patriotique de la race, s'étaient réfugiés au Montenegro.

Le Montenegro, ou plutôt la Zéta (car la première appellation se rapporte aux temps modernes), beaucoup plus étendu que le Tsernagore actuel (2), fut le berceau de la monarchie serbe. Etienne Nemanja, premier kral de Serbie, était originairement grand joupán de Zéta (3). Devenu, par la réunion de toutes les joupánies, maître des territoires situés entre la Bulgarie, le Danube et l'Adriatique, il transporta sa résidence de Dioclée (4) à Prizren, et donna son ancien fief en apanage à son second fils Vouk, qui

(1) Voir dans Appendini le texte du décret. — Les *pregati* étaient les sénateurs de Raguse. Pour les détails relatifs à la constitution de Raguse et à son gouvernement, modelé en partie sur celui de Venise, voir Pouqueville, *Voyage*, I, 17.

(2) Voir *Serbes de Turquie*, p. 141.

(3) Les seigneurs de Zéta comptèrent de bonne heure parmi les plus puissants des joupáns serbes. Ils auraient même, au dire de Chafarik, porté le titre de rois dès le ^x^e siècle (1078).

(4) L'ancienne Dioclea. Il n'en reste rien aujourd'hui que le nom d'un petit village, Dukla, à une heure au nord-ouest de Podgoritza, et quelques ruines qui ont été relevées par M. le colonel Kowaleski. Voir Hecquard, p. 73.

commença la série des *bans* ou ducs héréditaires de Zéta. Celui-ci faisait sa résidence ordinaire à Jabliak, sur la Moratcha. Après la mort de Douchan, les ducs de Zéta, à l'exemple des autres grands feudataires, se déclarèrent indépendants des tsars serbes (1), et entrèrent même parfois en lutte avec eux. Cependant, lorsque Lazare vit son royaume envahi par les hordes musulmanes, le duc Balcha, qui avait épousé une fille du knèze, se mit en devoir de secourir son beau-père ; mais ayant reçu en route la nouvelle de la perte de la bataille, il rebroussa chemin et regagna en toute hâte ses Etats (2). Protégés par les montagnes et les défilés qui ferment le pays à l'est, Balcha et ses successeurs réussirent pendant quelque temps à maintenir l'intégrité de leur territoire contre les envahissements des Turcs. Ils s'unirent aux Albanais, et renforcés d'année en année par des milliers d'individus qui, chassés de leurs demeures par l'invasion, « erraient dans les forêts épaisses comme un troupeau abandonné (3), » ils formèrent le principal noyau de la résistance contre les Turcs au quinzième siècle. A la fin, ils furent entamés à leur tour. La

(1) Après avoir dressé la liste de ces grands feudataires et énuméré les territoires qui furent attribués à chacun d'eux, Chalcondyle ajoute : « Et ainsi les provinces et pays de l'Europe furent distribués et donnés en garde aux dessus dicts par le prince Estienne : après la mort duquel chacun d'eux en son endroiet se retint et s'appropriâ les gouvernements qu'il leur avait commis durant sa vie. » In-fol., I, 16.

(2) *Chronique du métropolitain Basile*. Un diplôme de 1386, se rapportant à ce prince, et cité par Vaklik (p. 42), nous fait connaître les titres que portaient à cette époque les souverains du Montenegro : « N..., autocrate de toute la Zéta et Primorie. »

(3) Vaklik, p. 3.

mort de Scanderbeg, la soumission de l'Albanie (1), ouvrirent aux Ottomans le chemin de la Serbie occidentale. Comprenant l'impossibilité de se maintenir plus longtemps dans les basses-terres, Ivan, ou Ivo le Noir (2), rassembla les débris de son armée et de son peuple, et après avoir incendié lui-même sa capitale (3), il se retira en face de l'ennemi, de forêt en forêt, de défilé en défilé, jusqu'à ce qu'il se fut mis à couvert derrière l'amas de montagnes et de rochers qui forme le Tsernagore actuel.

L'histoire de la Zéta finit ici ; celle du Montenegro va commencer.

La contrée n'avait point de population fixe. Seuls les pâtres de l'Albanie et de l'Herzegovine y conduisaient leurs troupeaux et y dressaient leurs tentes pendant l'été (4) ; à l'approche de l'hiver, ils redescendaient dans la plaine. Ivan le Noir fut tout à la fois le Romulus et le Numa du nouvel Etat. Il ouvrit un refuge à tous les proscrits des provinces turques, et donna au Tsernagore ses premières lois. Il bâtit en 1484 le monastère de Tsetinié et y fixa sa rési-

(1) Scanderbeg mourut en 1467 ; l'Albanie ne fut soumise définitivement qu'un siècle plus tard, 1592.

(2) Ivan beg des Turcs ; il était petit-fils par sa mère de Scanderbeg et avait pour père Etienne, duc de Zéta, fondateur de la dynastie des Tsernoïevitch, qui succédèrent aux Balchides (1428-1516). Cet Etienne serait issu, au dire de du Cange, d'une famille de Provence (les Maramont) établie dans la Pouille, et que les Balchides auraient appelée dans la Zéta, en lui donnant en fief la Montagne Noire. Les écrivains slaves ne rapportent pas un mot de cette histoire.

(3) Jabliak, ou plutôt sa forteresse, bâtie en 1423 par Etienne.

(4) D'où le nom de Katounska (*katoun*, tente, abri pour l'été), donné à la principale nahia du Montenegro. *Serbes de Turquie*, p. 147.

dence (1). Quoiqu'il ne fût, à vrai dire, qu'un chef de clan, il s'acquit un tel renom au dehors que les princes des maisons souveraines le tenaient pour leur égal. Il maria une de ses nièces avec le dom nu de Valachie, Radu (Rodolphe); son fils aîné, Maxime, épousa une fille des doges (2). Lui-même, en 1483, avait été fait noble de Venise (3).

Il est le héros de prédilection des *pesmas* (chansons populaires) monténégrines. Son souvenir peuple encore aujourd'hui la Montagne; une multitude de châteaux, la plupart en ruines, de cavernes, de sources, s'appellent de son nom ou de son surnom la *Grotte*, la *Source d'Ivan*, ou bien la *Pierre*, la *Rivière Noires*. Comme Marko Kralievitch, dont nous rencontrerons tout à l'heure la légende, il n'est pas mort; il repose endormi dans la grotte d'Obod, d'où il reparaitra un jour pour guider son peuple à la conquête de Cattaro, à la conquête de la mer (4).

C'est à partir de cette époque que l'on voit le Mon-

(1) Vaklik, p. 36.

(2) Ce mariage est raconté très au long dans les *pesmas* monténégrines. Voir Mickievicz, I, 274. Le fils d'Ivan beg y est désigné indifféremment sous les noms de Maxime, de Georges et de Stanicha; on ne nomme pas le doge, la tradition veut que ce soit un Mocenigo.

(3) Vaklik, p. 42.

(4) La dynastie des Tsernoïevitch ne survécut pas longtemps à son fondateur. En 1526, Georges V, marié, comme la plupart de ses ancêtres, à une noble Vénitienne, abdiqua le pouvoir entre les mains du métropolitain Basile, ou German (Vaklik, p. 14 et 127), et termina ainsi la première série des princes séculiers du Montenegro. Son successeur ouvrit la période des vladikas, ou évêques, d'abord électifs (1516-1697), ensuite héréditaires (1697-1851). En 1851, le pouvoir fut de nouveau sécularisé dans la personne du prince Danilo, oncle et prédécesseur du souverain actuel du Montenegro. (Voir *Serbes de Turquie*, p. 173.)

tenegro devenir, à l'exemple de Raguse, un lieu d'asile pour les Slaves opprimés des pays limitrophes : « O Slaves ! dit un vieux chant national, qui que vous soyez, réjouissez-vous ! Tant que subsiste la Montagne Noire, il vous reste un sol libre, il vous reste une patrie ! »

Une distinction toutefois est à noter. Les réfugiés de Raguse appartiennent en général aux classes supérieures, instruites ; ce sont des descendants des familles nobles qui ont refusé d'apostasier (1), des lettrés, des négociants. De plus, tous ne sont pas Slaves. Il en est qui ont émigré directement de Constantinople et des provinces grecques. Devenus citoyens de la république, ils en prennent aisément les mœurs, le genre de vie ; toute l'activité de leur esprit est tournée vers le commerce ou vers l'étude ; la langue qu'ils parlent, que parleront leurs fils, est un idiome poli, savant ; la littérature, tout en restant nationale, se modifie au contact de l'art grec et latin de la Renaissance et emprunte des formes nouvelles qui tendent à la rapprocher du type classique sur lequel se sont modelées les littératures de l'Occident.

Les réfugiés du Montenegro appartiennent tous à la race serbe (2). Ce sont de simples paysans, des pâtres, des *uscoques* (3), pauvres, ignorants, rudes comme la vie qu'ils ont menée jusqu'ici, qu'ils conti-

(1) Miss Mackensie cite l'exemple d'une de ces familles qui figure depuis des siècles sur le Livre d'or de la noblesse ragusaine et dont une autre branche, portant le même nom et restée musulmane, compte parmi les beys les plus puissants de l'Herzégovine.

(2) Il y a bien quelques Albanais, voire des Turcs, mais entièrement serbisés.

(3) Voir *Serbes de Turquie*, p. 154.

nueront de mener. Enfermés dans leurs montagnes, privés de toute communication avec le dehors, à mesure que le cercle de la domination musulmane va se resserrant autour d'eux, la terre et l'eau leur manquent à la fois; ni routes, ni ports, ni débouchés d'aucune sorte; point d'écoles; ils ne peuvent ni s'instruire ni trafiquer. Aussi la guerre est leur unique occupation; leur unique passion, la liberté; leur unique science, les pesmas, dont le refrain a bercé leur enfance et qui, se transmettant de génération en génération, entretiennent dans les cœurs l'amour de la patrie et la haine de ses oppresseurs.

Ouverte à toutes les influences extérieures, pénétrée par la civilisation et le génie de l'Occident, l'opulente Raguse est devenue Autrichienne, et c'est à peine si elle se souvient qu'elle eut autrefois une existence nationale indépendante; forcément replié sur lui-même, le Montenegro est resté pauvre et libre. L'une a été la terre des doctes, l'autre celle des héros.

V

Revenons cependant à notre point de départ, et marquons, d'après un publiciste serbe, quelques-uns des procédés employés par les Turcs pour asseoir et étendre leur domination dans la Serbie : « Après la mort de la sultane Mara (fin du quinzième siècle) toute trace de dynastie indigène disparaît... Les successeurs de Mahomet ont hérité de son droit de tutelle sur le royaume serbe. Ils l'exercent comme bon leur semble dans un pays affaibli par des guerres et des émigrations continuelles. A l'instar des princes

nationaux, ils confèrent les titres de noblesse et les fiefs, et se servent habilement de ce moyen pour miner l'autonomie nationale. Si une famille noble vient à émigrer ou à s'éteindre dans la ligne masculine, ses biens sont dévolus à quelque Osmanli en faveur. Si un noble chrétien devient suspect, un Osmanli lui est substitué dans la possession de son fief. Si deux nobles se font la guerre, le sultan ne manque pas d'intervenir pour dépouiller l'un des deux, si ce n'est tous les deux ensemble, et son héritage passe à quelque fils d'Othman. De cette manière, la noblesse chrétienne voit peu à peu ses rangs s'éclaircir. La majeure partie de ses domaines a passé dans les mains des beys musulmans qui les font cultiver par des Turcs, et par leur refus de se soumettre, eux et leurs colons, à l'autorité indigène, paralysent son action et arrivent à dépouiller peu à peu le pays de son autonomie. A mesure que les beys s'étendent et se multiplient, leur insolence croît avec leur nombre et leur puissance. Bientôt la position n'est plus tenable pour les nobles indigènes. La plupart embrassent l'islamisme ; le reste s'exile volontairement (1). »

Vers le même temps la Valachie et la Moldavie se voyaient, par une série d'empiétements, dépouillées des droits qu'elles tenaient de leurs capitulations, et d'Etats souverains, réduites à la condition de pachaliks turcs (2).

Est-ce à dire pourtant que l'autonomie roumaine eût péri, et que les capitulations, parce qu'il y avait

(1) *Slaves de Turquie*, mss. — Cf. Delarue, p. 35.

(2) Ces empiétements ne doivent pas être mis en entier à la charge des Turcs. Très-souvent, comme en Serbie, ils furent provoqués par les Moldo-Valaques eux-mêmes, qui mêlèrent imprudemment la Porte dans leurs querelles intérieures.

été dérogé dans la pratique, n'existassent plus virtuellement? Non; puisque nous voyons ces mêmes capitulations, rappelées par le traité de Paris de 1856, servir de fondement au droit public moderne de la Roumanie.

De même pour la Serbie. Les traités de 1375 et de 1389, pour avoir été enfreints, n'ont pas été abrogés, et les Serbes sont parfaitement fondés à en réclamer, encore à présent, l'exécution.

Non-seulement ils ont pour eux le droit, mais ils peuvent arguer même du fait. Cette prétendue assimilation de la Serbie aux autres provinces de l'empire, dont parlent les auteurs musulmans, est une pure fiction. L'ancienne autonomie n'a pas si bien disparu qu'on n'en rencontre encore, çà et là, la trace. On la retrouve dans le droit coutumier, l'*adet*, qu'elle modifie profondément, ainsi que dans certaines institutions qui demeurent en vigueur chez les Serbes, et marquent la différence des provinces slaves de la Turquie, qui se sont soumises *conditionnellement* (1), avec les provinces grecques, que la conquête a mises à la discrétion du vainqueur. Là, point de garnisons étrangères; à l'exception de la garde particulière du pacha, les forces militaires établies dans la contrée sont indigènes quoique musulmanes (2). Point de

(1) « Cette nation qui, après une lutte sanglante et séculaire, s'est rendue en grande partie *conditionnellement*, a obtenu, après les Moldo-Valaques, les plus grands droits. » (*Journal de Constantinople*, du 16 août 1855.) — Cette phrase, empruntée textuellement à l'organe semi-officiel de la Porte, a ici une importance considérable.

(2) Elles se composaient : 1° des *ïerlis*, préposés d'une manière permanente à la garde du pays; 2° d'une *orta* de janissaires; 3° des *sipahis*, ou possesseurs de fiefs militaires qui devaient fournir un nombre de cavaliers proportionné au revenu

cadis, de mudirs, de defterdars envoyés de Stamboul; l'administration tout entière des districts est entre les mains des knèzes, sortis de cette noblesse inférieure qui est restée fixée au sol, et qui, n'ayant ni abjuré, ni émigré comme la première, a vécu depuis la conquête d'une vie précaire, livrée à tous les hasards d'une domination plus capricieuse encore que cruelle, parfois comme prête à se résigner et cherchant à se rapprocher des Turcs, le plus souvent en lutte ouverte avec eux (1). Seuls les knèzes (2) perçoivent les impôts, rendent la justice (3) et représentent la *nation* devant le vizir, délégué du sultan de Stamboul. Ces chefs héréditaires, qui reçoivent de la Porte des bérats en manière d'*exequatur*, sont particuliers aux contrées slaves de la Péninsule, là où la domination ottomane s'est superposée dans l'ordre administratif à l'élément indigène, mais ne l'a pas supplanté. Ils ne sont pas tout à fait des modèles

de leur domaine. Or, tous ces corps étaient formés ou recrutés dans le pays même.

(1) C'est cette noblesse, demeurée fidèle à sa religion et à ses foyers, qui a été personnifiée dans la légende populaire de Marko-Kraliévitich (voir plus bas). Que sont, en effet, ces héros des *pesmas*, ces seigneurs chrétiens « aux palais blancs surmontés de blanches tourelles, » aux riches habits, aux armes étincelantes, ces *fiers à bras* magnanimes, qu'on voit tantôt guerroyer contre les Turcs, tantôt assister à leurs noces et contracter même des liens de parenté avec eux, sinon des types créés par l'imagination populaire, la représentation confuse de ces temps et de cette société bizarres que l'on a quelque peine à se figurer aujourd'hui en l'absence de données historiques et d'après la comparaison de l'état politique actuel? Voir *Slaves de Turquie*, mss.

(2) Sur ce titre de knèze (*kniaze*), porté encore aujourd'hui par les souverains de la Serbie, voir *Serbes de Turquie*, p. 42.

(3) Il y avait bien un molla musulman résidant à Belgrade, mais rarement les Serbes avaient affaire à lui.

d'équité. Ils sont souvent portés à abuser de leur pouvoir, et se montrent non moins durs au pauvre paysan que l'Osmanli lui-même. Le peuple les craint, et néanmoins il tient à eux ; ils sont pour lui comme une émanation de lui-même, une ombre de son passé. C'est pourquoi ils se maintiendront à travers toutes les vicissitudes, toutes les catastrophes. La grande insurrection de 1804 les trouvera encore debout.

A ces différences près, l'état de la Serbie à la fin du quinzième siècle offre de grandes analogies avec celui de la Péninsule en général. En sa qualité de raïa, le paysan serbe paie chaque année le *kharatch* au sultan, il paie la dîme au sipahi (1) sur le domaine duquel il est établi, il paie les redevances légales au pacha, au molla, à la cohue des officiers subalternes, sans parler des corvées qui s'aggravent et se multiplient par l'abus. Ce n'est pas assez de l'obligation de défrayer les armées turques en temps de guerre, il doit durant toute l'année héberger, nourrir, transporter quiconque voyage pour le compte ou avec un permis du gouvernement. Le cheval même qui lui sert de monture, le charriot sur lequel il amène son blé au marché voisin, ne lui appartiennent pas : il est tenu de les céder sur une simple réquisition (2).

(1) *Sipahis*, possesseurs de fiefs militaires, que nous voyons figurer dans nos histoires sous les noms de *zaïms*, *timariots*, etc. Voir, touchant l'origine et la constitution de ces fiefs, *Lettres sur la Turquie*, t. I, p. 266 et 441.

(2) « Etant la coutume et l'ordre en Turquie, que ceux qui ont des ordres publics peuvent faire démonter de cheval et de carrosse ceux qu'ils rencontrent pour s'accommoder et suivre leur chemin. » Et plus loin le même voyageur ajoute naïvement : « Je ne crois pas qu'il se puisse faire un voyage plus divertissant et avec moins de dépense que celui-ci, n'ayant manqué aucun jour

Chaque année, vers le mois de mai, les villages fournissent un certain nombre d'hommes que l'on envoie à Constantinople pour couper les foins dans les prairies du Grand Seigneur. Tous les cinq ans on prélève le tribut (*devchirmé*) des jeunes garçons destinés à recruter le corps des janissaires. Quant aux *avanies*, elles sont de tous les jours. La coutume, à défaut de la loi, détermine les divers signes qui distinguent extérieurement le raïa du musulman, la forme et la couleur des vêtements, la longueur des moustaches, la coupe de la barbe. Il est interdit au raïa de porter des armes apparentes. Quand il se présente à l'entrée d'une ville, comme toutes les villes sont réputées la demeure des musulmans, il doit descendre de sa monture. De même, s'il vient à rencontrer un Osmanli dans son chemin, d'aussi loin qu'il l'aperçoit, il met pied à terre et se range sur le bas côté de la route (1).

Ainsi une ligne de démarcation infranchissable sépare les deux populations : d'un côté, l'Osmanli, orgueilleux, dominateur, non à titre de conquérant, mais de croyant; de l'autre le raïa, en butte aux vexations, aux avanies, non comme vaincu, mais comme *infidèle*.

ni de chevaux de selle ou de somme pour le bagage, ni d'avoine, de foin, de riz, de poules, d'œufs, de beurre, de miel, de moutons, d'agneaux, de chandelles, de bois et autres provisions, le tout aux dépens du public, en conséquence du commandement que j'avois du pacha en ma faveur. » Quiclet, p. 100-102. — Voir aussi, dans les *Mémoires* de Tott, le curieux récit de son voyage en Moldavie avec son mihmandar Ali aga.

(1) Cet usage subsiste encore en Bosnie et dans les autres provinces chrétiennes de la Turquie d'Europe. Voir un rapport de M. Massieu de Clerval à S. Exc. le ministre de l'Instruction publique, 1855.

La population musulmane, à l'exception des sipahis et des janissaires (1), habite de préférence les villes, les bourgs, les palanques. Les indigènes sont disséminés par petits groupes dans la campagne. Chaque famille se construit une habitation à l'écart, loin des routes, à l'abri des regards. Ces habitations sont parfois de simples huttes — spacieuses néanmoins — creusées sous terre, à l'instar des *bordei* valaques (2). De grands espaces boisés les séparent. Un village de quarante à cinquante feux couvre une étendue de plusieurs lieues. Tout à l'entour règne la forêt, « la forêt mystérieuse, » et ce n'est qu'au défrichement partiel du terrain que le voyageur reconnaît qu'il approche d'un lieu habité.

Les Turcs, d'ailleurs, semblent se prêter de bonne grâce à ces arrangements. C'est un divorce par consentement mutuel. Les *kmètes* des villages perçoivent les taxes, dont le montant est versé entre les mains du *knèze* du district (3), qui le verse lui-même entre les mains du pacha. Ainsi dans tout le district il n'y a qu'un seul chrétien, le *knèze*, qui entretienne des rapports avec l'autorité turque.

Chaque *maison* forme une communauté qui suffit, en général, à tous ses besoins. Les hommes bâtissent eux-mêmes leur demeure, fabriquent et raccommodent la plupart de leurs instruments de labour et des

(1) Les sipahis habitent leurs fiefs : les janissaires sont cantonnés dans les bourgs et les villages.

(2) « Les maisons sont sous terre, crainte des Turcs, et fort épar-
ses. » Quiclet, p. 104.

(3) La province entière était partagée en douze districts (*nahies*), qui avaient pour chefs-lieux Semendria, Belgrade, Chabatz, Valievo, Sokol, Oujitzé, Pojega, Roudnik, Kragouievatz, Iagodina, Grotchka, Tchoupria.

ustensiles du ménage. Les femmes tissent la laine et la toile pour l'habillement de la famille. Chaque village a son forgeron, et plusieurs maisons ensemble possèdent un moulin. Ce n'est que dans le cas où il voudrait se procurer un fusil, une selle, un fer à cheval, que l'indigène est obligé d'avoir recours aux Turcs de la ville : car les musulmans se sont réservé le monopole de ces industries, qui sont réputées nobles, comme se rattachant à la guerre.

Le petit négoce dans les villes est abandonné aux Grecs et aux Juifs.

Chez le Grec l'antipathie pour le Turc est aussi vive peut-être, mais moins apparente. Plus habile, plus souple que le Serbe, il ne fuit pas le contact de ses maîtres; il vit, il grandit, il prospère au milieu d'eux. Il rappelle le Grec à faces multiples de Juvénal; le Serbe ressemble au Calédonien farouche dont parle Tacite, qui vit là seulement où il peut encore se croire libre.

C'est pourquoi, à mesure que gagne l'oppression, il s'enfonce plus avant dans l'épaisseur des forêts. L'agriculture est presque partout délaissée. Les laboureurs se font pâtres et éleveurs de bétail. Quelques-uns engraisent des porcs qu'ils vont vendre en Hongrie, en Dalmatie, et acquièrent par ce trafic une richesse et une importance relatives qui les distinguent du reste de leurs compatriotes. C'est parmi eux que se recrutent les kmètes.

Mais les masses sont pauvres, rudes, grossières. Dans l'isolement presque absolu où il vit, sevré de tout commerce, sans églises, sans écoles, le Serbe n'a plus qu'une notion confuse de son passé, de sa religion, de sa langue même. Le Grec, instruit et moqueur, le raille de son ignorance en l'appelant

tête de bois (*kondrokephali*). Loin d'en être humilié, il s'en glorifierait presque. Il n'a pas l'esprit délié comme lui ; il n'a pas étudié les langues de l'Occident ; il ne sera jamais ni drogman de la Porte, ni bey de Valachie ou de Moldavie ; mais il n'a pas appris à ramper devant ses maîtres ; il ne « baise pas la main qu'il ne peut couper ; » il y a en lui plus du Palicare que du Phanariote (1).

Ainsi nous apparaissent les Slaves de la Péninsule pendant les trois premiers siècles qui suivirent la conquête : opprimés par le Turc, oubliés de l'Europe chrétienne, à qui ils ont jadis servi d'avant-garde, et qui leur paie leurs services par son abandon. Les ambassadeurs à Constantinople dans leurs volumineuses correspondances (2), les voyageurs

(1) Il ne faudrait pas voir dans cette antithèse une intention de blâme ou de défaveur à l'encontre d'une caste (en admettant que ces distinctions aient un sens aujourd'hui) qui a produit de si hautes notabilités politiques et littéraires. Ma pensée, si elle a besoin d'être expliquée, se réduit à ceci, que j'ai déjà dit ailleurs, à savoir que les instincts guerriers de la race, la fierté du sentiment national, l'amour et le désir de l'indépendance s'accusaient avec moins d'énergie chez le Grec de Constantinople, vivant des Turcs et avec les Turcs, que chez le Grec à demi barbare de la Morée et de la Thessalie. En revanche, ces qualités sont remplacées par d'autres qui n'ont pas moins servi peut-être la cause nationale.

(2) Ce dédain ou cette ignorance est une des choses dont on est le plus frappé quand on parcourt le recueil des lettres et des relations de nos ambassadeurs au Levant, pendant le xvi^e et le xvii^e siècle. Notre diplomatie intervient parfois dans quelque querelle de schisme et de sanctuaire ; elle prend fait et cause pour tel ordre religieux, pour tel ancien renégat qui aura été repris par son Église ; mais jamais elle n'élève la voix pour revendiquer les droits des nationalités de l'Orient. La Russie est la seule puissance qui, dans des vues intéressées, il est vrai, se soit constituée d'office le défenseur permanent des intérêts religieux et nationaux des raïas.

dans leurs relations beaucoup plus rares, paraissent à peine soupçonner leur existence. Ils n'étaient plus que les ruines d'un peuple : et voici que ces ruines mêmes ont péri : *etiam periere ruinæ* !

VI

Du milieu pourtant de cette pénombre, deux faits d'une importance considérable se dégagent et font saillie dans l'histoire : la grande émigration des Serbes en Hongrie à la fin du ^{xvii}^e siècle, et, soixante-dix-sept ans plus tard, vers 1767, la réunion du patriarcat serbe d'Ipek à la *grande Eglise* de Constantinople.

D'autres émigrations avaient eu lieu antérieurement, à partir de la mort de la tsarine Militsa, veuve de Lazare, et s'étaient succédé presque sans interruption durant près de trois siècles (1). Partis à des époques et sous l'influence de causes diverses, de la Serbie proprement dite, de la Rascie, de l'Albanie septentrionale, les émigrants, confondus bientôt avec les Serbes qu'on trouve établis dans la basse et la haute Hongrie bien avant l'arrivée des Magyars, avaient peuplé tout le territoire à la gauche du Danube et de la Save. Accueillis avec empressement par les rois de Hongrie, qui leur ac-

(1) Les principales sont celles de 1438, après la prise de Semendria par les Turcs ; de 1459, sous Étienne Brankovitch, lequel commença la série des *despotes* serbes de Hongrie ; de 1481, conduite par les voïvodes Paul Brankovitch et Démètre Iakchitch ; de 1522, qui suivit la prise de Belgrade ; de 1526 (l'année de la bataille de Mohacz), qui eut pour chef un certain Monastirlitch.

cordèrent dès l'origine de nombreux privilèges (1), ils leur payèrent leur dette avec usure. Le royaume n'avait pas de vassaux plus fidèles ni de plus intrépides soldats. Préposés spécialement à la défense des frontières, de Temesvar aux confins de la Croatie (2), on les avait encore vus, dans mainte occasion, combattre au loin, sous la bannière des Habsbourgs, pour des querelles qui leur étaient étrangères (3). En 1650, l'empereur Ferdinand II, en récompense de leurs services, leur avait accordé de nouvelles lettres patentes qui conféraient aux pays serbes autrichiens une administration particulière, distincte de celle du royaume de Hongrie, dont ils avaient été considérés jusqu'alors comme partie intégrante, et les rangeaient parmi les parties annexes de l'empire au même titre que la Hongrie elle-même.

Cependant aucune de ces migrations ne marqua

(1) Le plus ancien dont les historiens fassent mention est le privilège accordé aux habitants de la ville de Tseve (Ratz-Keve en hongrois), dans le Banat, vis-à-vis de Semendria. Les Serbes y sont qualifiés « d'hôtes précieux pour la défense des frontières, » et comme tels, déclarés exempts du paiement des droits de douane et de toute autre taxe.

(2) Telle fut l'origine de ces fameux *régiments-frontières* de l'Autriche, qui font, encore aujourd'hui, la principale force de son armée.

(3) Notamment pendant la période danoise et la période suédoise de la guerre de Trente ans. Ces *Croates* si redoutés, qui combattirent avec Wallenstein à Dessau et à Podolvitz, n'étaient le plus souvent que des Serbes. La même confusion a lieu encore de nos jours, où, sous le nom de Croates, l'on comprend tous les Iougo-Slaves de l'Autriche, de même que les Roumains (de la Transylvanie) sont comptés parmi les Magyars. On a beaucoup parlé de la légion hongroise qui était en Italie, en 1860, avec Garibaldi ; mais qui a jamais soupçonné que cette légion fût composée en grande partie de Roumains ?

aussi fortement sa trace dans l'histoire que celle de 1690.

Léopold, petit-fils de Ferdinand II, occupait depuis trente-deux ans le trône impérial. On sait quels ambitieux projets nourrissait ce prince ; ils n'allaient à rien moins qu'à reconstituer au profit des Habsbourgs l'empire romain tel qu'il existait au temps de Théodose. Restaurer en Occident la monarchie de Charles-Quint par la revendication de la succession d'Espagne, en Orient relever le trône de Constantin par l'expulsion des Turcs de l'Europe, cette double pensée n'avait cessé d'occuper son esprit depuis qu'un moine lui avait prédit, à l'époque de son mariage, qu'il deviendrait père de *deux empereurs*. C'était d'ailleurs une doctrine professée ouvertement en Allemagne à cette époque que les *deux mers* (la mer Blanche (1) et la mer Noire) devaient former les limites de l'empire au sud-est (2).

Après s'être assuré au dehors le concours des Vénitiens et des Polonais, Léopold songea à se ménager des auxiliaires au sein même des provinces dont il méditait la conquête. Déjà il avait gagné secrètement à sa cause le voïvode de Valachie, Serban Cantacuzène, en lui montrant en perspective

(1) La mer de Marmara et l'Archipel appelés par les Orientaux et les Slaves mer Blanche : *bielo more*, en serbe et en bulgare ; *ak denyz*, en ture.

(2) Ranke, page 22, en note. — Les hommes pratiques, les militaires, comme le prince Eugène, n'allaient pas aussi loin ; ils se bornaient à revendiquer la frontière des Balkans, englobant ainsi dans les possessions autrichiennes la Bulgarie tout entière avec la Serbie, la Bosnie, l'Herzégovine, le Montenegro et une portion de l'Albanie. Voir un curieux passage du *Das blaue Buch* ; Wien, 1854.

le trône de Constantinople (1). Vers le même temps, une nuée d'émissaires se répandirent dans la Serbie, la Bulgarie, la Macédoine, la Thrace, ici excitant les habitants à prendre les armes contre les Turcs, là les poussant à émigrer en masse sur les terres de l'empire, où ils trouveraient une généreuse hospitalité, de riches domaines, tous les biens dont ils étaient sevrés sous la domination des infidèles, la sécurité, le bien-être, la liberté (2).

C'est surtout aux Serbes, plus voisins de la frontière, que l'on tenait ce langage. Là ne se bornaient pas les promesses. Léopold s'apprêtait, disait-on, à rétablir l'ancienne *despotie* serbe de Hongrie, qui s'était maintenue plus d'un demi-siècle encore après Mahomet II (1459-1528). On nommait même tout haut le futur despote. C'était un descendant des anciens kral, Brankovitch, issu d'une branche de cette famille qui avait émigré en Valachie du temps de Rodolphe le Grand (3) : homme actif, remuant, ambitieux, mêlé dans toutes les affaires et les intrigues de ce temps, et jouissant, à cause de son origine, d'une certaine autorité parmi les Serbes. A Andrinople, où il séjourna plusieurs années comme envoyé du prince de Transylvanie, Michel Apafy (4), il avait été mis en rapports avec

(1) Cogalniceano, p. 322 ; Cantimir, t. II, p. 161.

(2) Cette propagande dut commencer d'assez bonne heure, vers 1663 ou 1664, s'il est vrai, comme le veut Stoïatchkovitch, que le résident impérial Renninger (1662-66) en ait été l'un des premiers agents. Du reste on ne fit entendre d'abord que des promesses verbales, *verbalis promissio*. Le premier document écrit dont il est fait mention est le rescrit de Léopold, de 1688, cité plus bas.

(3) 1493-1508. Voir Cogalniceano, p. 333.

(4) Stoïatchkovitch ; Davidovitch ; Hammer, t. XI, p. 314.

le résident impérial, Christophe de Kindsberg. Celui-ci s'était ouvert à lui des secrets desseins de son maître, en exhibant des lettres de Léopold qui lui conféraient par avance le titre et l'autorité de despote *dans tout le pays serbe* (1). Brankovitch promit sa coopération, et à quelque temps de là il fut sacré en cette qualité dans l'église de la *Panagia*, en présence de Kindsberg et de plusieurs notables serbes, par le patriarche d'Ipek, Maxime, qui venait d'arriver à Andrinople, de retour d'un pèlerinage en Terre-Sainte.

Colportée d'une manière mystérieuse dans toute la Serbie, entourée de circonstances romanesques, la nouvelle de cet événement enflamma toutes les imaginations. Les Serbes n'avaient pas encore expérimenté la politique perfide des Habsbourgs. Ils ajoutèrent aisément foi à leurs promesses, et se crurent à la veille de redevenir une nation.

Ce fut vers le milieu de l'année 1688, à la suite de l'enivrement produit par la délivrance de Vienne et la prise de Bude, que la *grande idée* conçue par Léopold éclata au grand jour. Brankovitch, qui n'était encore que despote *in partibus*, venait d'arriver à Vienne avec la députation valaque chargée d'arrêter, au nom de Serban Cantacuzène, les

(1) *Illyriæ et Mysiarum Slavoserborum et Rascianorum despotes.* (*Supplique de Brankovitch à l'empereur Léopold*, dans Raïtch.) Voici, d'après les documents du temps, l'énumération complète de ses titres : « *Georges second*, par la grâce de Dieu, despote héréditaire de tous les pays d'Illyrie, de Thrace et autres, situés au nord et à l'est, prince (*knèze*) de la haute et de la basse Mésie, prince du saint-empire romain, maître (*gospodar*) héréditaire des États de Saint-Sava et de Tsernagore, comte d'Herzegovine, de Sirmium et de Jenopole, du royaume de Hongrie et des pays d'alentour, etc. »

bases et les conditions de l'alliance entre ce prince et les Impériaux (1). Accueilli non comme l'envoyé d'un souverain, mais comme souverain lui-même, confirmé par de nouvelles lettres patentes dans son titre de despote (2), créé comte de l'empire (3), il employa toute cette année et une partie de l'année suivante à concerter avec l'empereur les dernières mesures que commandait l'approche de la crise. Le patriarche Maxime était mort depuis quelques années (1681). Mais son successeur, Arsenius III (Tsernoïévitch), avait été mis dans la confidence de ce qui se préparait (4). On arrêta que l'empereur adresserait une lettre au patriarche, en vue de provoquer un soulèvement général des Serbes et des Grecs de la Péninsule, tandis que Brankovitch, porteur d'un manifeste semblable, ferait insurger la Valachie et les provinces transdanubiennes (5).

(1) Voir au sujet de cette ambassade ma brochure *Les Principautés-Unies devant la Conférence*, 1866, p. 32 (en note).

(2) Imo Sacratissima Sua Majestas anno 1688 (dum occasione legationis Wallachiae in Augusta hac Aula forem) tenore adjacentis diplomatis ut dudum jam electum me Rascianorum despotem pariter expresse confirmavit ac ratificavit. (*Supplique*, etc.)

(3) Les lettres patentes portent la date du 20 septembre 1688. Il avait été précédemment créé baron. (*Lettres patentes du 7 juin 1685.*)

(4) Il s'était ouvert également au patriarche de Constantinople, Callinique; mais les pourparlers furent rompus, d'après le conseil de Brankovitch, qui le soupçonnait d'intelligence avec la Porte.

(5) Traduit en serbe et en grec par les soins de Brankovitch, ce manifeste fut répandu à profusion dans toutes les provinces turques : « Clementissimum Majestatis Vestrae Mandatum ubicumque locorum, vel maxime in Wallachia, tum lingua græca, tum illyrica divulgavi et publicavi, atque ex motivis in eodem relatis, totum orientalem sub jugo Turcarum gementem populum christianum ad devotionem Majestatis Vestrae concitavi et animavi. » (*Documents imprimés à la suite de l'Histoire de Raïtch.*)

Les choses ainsi réglées, Brankovitch partit pour la Transylvanie où il devait s'aboucher avec le général Veterani, commandant des forces impériales dans cette province.

Le 6 avril 1690, parut la lettre de Léopold à Arsenius. L'empereur invitait non-seulement les Serbes soumis à la juridiction spirituelle du patriarche, mais toutes les populations chrétiennes de la Turquie d'Europe (*omnes populos sub jugo turcico gementes*) à abandonner leurs demeures, à rallier ses armées et à leur prêter aide et assistance contre l'ennemi commun (1). En retour de leur coopération, l'empereur conférait d'avance à ses braves *alliés* la propriété absolue des territoires qu'ils viendraient à conquérir, et s'engageait, *en tant que roi de Hongrie*, à les rétablir dans la pleine possession de leurs droits nationaux, tels qu'ils existaient avant l'invasion musulmane (2).

La lettre impériale se terminait par cet appel un peu emphatique :

« Venez donc, accourez à la voix de Dieu ! venez combattre pour la religion, pour le salut, pour la liberté ! Soyez sans crainte, quittez vos foyers et la culture de vos champs pour vous approcher de Notre seuil. Excitez vos proches à suivre vos pas ; ne laissez pas échapper l'occasion qui vous est offerte par Dieu et par Nous et qui ne se retrouvera jamais (3). »

(1) Ad portas Nostras accedant, contra Turcam arma sumant, copiis Nostris, pro opportunitate et necessitate, ad mandata Nostrorum belli ducum et generalium, se adjungant, iisdem annonom cæteraque necessaria subministrent. (*Ibid.*)

(2) Consuetudines, leges, jura et immunitates, prout ante Turcarum invasionem consuetum erat. (*Ibid.*)

(3) Agite igitur, pro Deo, pro religione, pro salute, pro secu-

Arsenius se trouvait alors au Montenegro où il s'était réfugié dès le commencement des hostilités, afin de se soustraire à la vengeance des Turcs (1). Lorsque la lettre de l'empereur lui fut parvenue, il quitta le Tsernagore, escorté par les tribus monténégrines en armes, et traversant toute la Bosnie suivi d'une foule qui grossissait à chaque journée de marche, il rejoignit le camp impérial au delà de la Save, non, suivant la juste remarque de Ranke, comme un fugitif, mais comme un grand chef national (*a great national chief*) (2). Plus de trente-sept mille familles l'accompagnaient et s'établirent à sa suite dans les plaines dévastées de la Sirmie et de la Slavonie. Lui-même fixa sa résidence dans la ville de Saint-André, bâtie par les Serbes vers 1410, et qui devint ainsi le premier siège du patriarcat serbo-autrichien.

A peine les émigrés avaient-ils passé la Save, que la nouvelle se répandit que Brankovitch, au moment où il venait de rallier, avec une troupe de partisans, l'armée du margrave de Bade à Kladova, avait été arrêté par ordre de ce prince et conduit sous escorte à Vienne (3). Les bruits les plus contradictoires cir-

ritate vestra restauranda ! Intrepide ad portas Nostras accedite ; lares vestros culturamque agrorum nunc deserite ; socios vestros ad sequenda vestra vestigia invitate et occasionem a Deo et a Nobis oblatam vobis et nunquam redituram arripite, etc. (*Ibid.*)

(1) *Mémoire sur le Montenegro*, par le métropolitain Basile. — Arsenius était né au Montenegro et descendait de l'ancienne famille régnante des Tsertnoïévitch.

(2) Ranke, p. 22.

(3) Ast in castris adventatus, primum custodia militari cingi, paulopost famulatu meo privari, inde nullius plane scelesti criminis mihi conscius, inauditus et nec examinatus, contra jus gentium, ignominiose arresto mancipari atque arrestatus Viennam adduci

culaient au sujet de cet événement dont le mystère n'a pas été éclairci, même de nos jours. Toutefois la conjecture qui a prévalu et qui offre le plus de vraisemblance est celle-ci : que Léopold, soit qu'il soupçonnât Brankovitch de vouloir séparer sa cause de la sienne (1), soit que lui-même, ce que la suite n'a que trop bien démontré, ne fût pas de bonne foi dans ses promesses, redoutant dans l'un ou l'autre cas l'ascendant de Brankovitch sur ses compatriotes, voulut se débarrasser d'un compétiteur dangereux ou d'un surveillant incommode.

A la nouvelle de l'arrestation de son chef, l'armée que Brankovitch menait avec lui, et qui était composée presque entièrement de Serbes et de Valaques, avait rebroussé chemin et s'était dispersée de côté et d'autre. Léopold craignit les effets que cet événement pouvait produire sur ses nouveaux sujets. Pour en atténuer la portée, il publia, le 21 août de la même année (1690), un second rescrit, par lequel il confirmait et ratifiait tous les privilèges accordés à la *nation* serbe par le diplôme d'avril, tels que l'exemption de toute corvée et contribution, le droit de ne relever que de ses autorités et de se gouverner d'après ses lois propres, d'élire elle-même son voïvode ainsi qu'un patriarche « de race et de langue serbes » (*ex natione et lingua rasciana*), etc.

Nous verrons par la suite ce qu'il advint de ces privilèges.

jussus fui. (*Supplique*, etc.) — Suivant Davidovitch et Stoïachkovitch, il aurait été conduit d'abord à Orsova, puis à Klausenbourg (Transylvanie), où il serait resté interné jusqu'en 1703.

(1) Voici ce que dit Stoïachkovitch : « Le général autrichien agit ainsi, probablement dans la crainte que Georges, au lieu de passer en Autriche pour s'y établir, n'eût le projet de reconstituer l'indépendance serbe en Turquie. »

VII

Le patriarcat d'Ipek avait été érigé vers 1350 (1), sous le règne de Douchan, environ cent treize ans après la mort du premier archevêque serbe, saint Sava (2). Institué par un décret de la grande assemblée nationale (*sabor*) de Sères et déclaré indépendant de la grande Eglise de Constantinople, reconnu vingt et un ans plus tard par celle-ci (3), le nouveau siège patriarcal étendait sa juridiction sur toutes les Eglises serbes et bulgares en Turquie et en Autriche (4). Le patriarche, qui faisait sa résidence habituelle dans un monastère, aux portes d'Ipek (5), s'intitulait : « N..., par la miséricorde divine, arche-

(1) *Glasnik*, t. VI, 1854, p. 25, suivi par le P. Martinof, *Annus ecclesiasticus*, etc. — Toutefois cette date est contestée; Davidovitch donne celle de 1347; Vouk (Boué, t. III, p. 434) celle de 1351.

(2) Frère puîné d'Étienne Nemanja, le *premier roi sacré*, Sava est le saint par excellence de la Serbie, qui célèbre sa fête le 14 (26) janvier. L'Eglise serbe jouissait dès lors d'une indépendance à peu près complète (1220). Le métropolitain, qui résidait au monastère de Zitcha (district de Tchatchak), nommait et investissait les évêques, et était choisi lui-même par l'assemblée générale du clergé.

(3) *Encyclique du patriarche de Constantinople Philothée* (1371). — Voir Palaouzoff, dans la *Revue de l'Orient* de 1865, p. 616.

(4) Parmi les églises situées sur le territoire de l'empire et comprises dans la juridiction du patriarche d'Ipek, on comptait 3 métropoles, 1 archevêché, 3 évêchés (*Oriens christianus*, t. II, p. 320). Au reste, les limites et l'étendue de cette juridiction ont beaucoup varié. Voir sur ce sujet une notice de M. Gavrielovitch dans le *Glasnik* de 1856, p. 116, et de 1857, p. 127.

(5) Voir miss Muir Mackensie, *Travels*, etc., chap. xxvi.

vêque d'Ipek, patriarche de tous les Serbes et Bulgares et de toute l'Illyrie (1). »

Néanmoins les Bulgares avaient, eux aussi, leur Eglise nationale, placée sous la juridiction spirituelle du métropolitain d'Ochrida (2).

Les deux Eglises, serbe et bulgare, jouissaient des privilèges ordinaires des Eglises *autocéphales* d'Orient. Elles s'administraient dans une complète indépendance du siège œcuménique. Le patriarche, ou le métropolitain, nommait directement à tous les sièges vacants dans sa province, et était élu lui-même par le synode des évêques et confirmé par la Porte.

Bien qu'il ne fût pas investi d'une autorité temporelle, à l'instar du patriarche de Constantinople, le patriarche d'Ipek était considéré par tous les Serbes comme le chef de la nation dans l'ordre civil et politique aussi bien que dans l'ordre religieux, et comme le successeur ou le représentant des anciens despotes. Sa volonté réglait et dirigeait tous leurs mouvements. Nous en avons eu tout à l'heure la preuve. Quel avait été le Moïse de cet *exode*, qui avait enlevé d'un seul coup près de deux cent mille sujets à la Turquie? Arsenius.

Les Turcs étaient trop habiles pour s'y méprendre. Inquiets, non sans motif, de l'ascendant qu'Arsenius pouvait encore exercer à distance sur leurs sujets slaves, et sachant que cet ascendant ne tenait pas unique-

(1) Assemani, t. V, p. 144.

(2) M. d'Avril (*Bulgarie chrétienne*, p. 59) se demande si, à l'époque de Douchan ou postérieurement, les deux patriarchats d'Ipek et d'Ochrida, assez rapprochés l'un de l'autre et slaves tous les deux, n'ont pas été réunis. Or, il paraîtrait que, canoniquement, le patriarche d'Ipek était métropolite d'Ochrida : ce qui serait déjà plus qu'un indice.

ment à sa personne, mais aussi et surtout au titre dont il était revêtu et qui l'avait suivi sur le territoire étranger, ils s'empressèrent d'installer à Ipek un nouveau patriarche, Callinique. L'Eglise serbe se trouva scindée ainsi en deux patriarchats, l'un turc, l'autre autrichien.

La Porte avait espéré que le patriarche serbe de Turquie serait, comme le patriarche grec de Constantinople, un instrument docile entre ses mains. En quoi elle se trompait. Ipek n'était pas le Phanar. Moins exposés à la vue et aux entreprises des musulmans, confinés dans leur monastère, où ils vivaient comme de vrais cénobites, exempts d'ambition personnelle, uniquement occupés de la conduite et des intérêts de leur troupeau, les successeurs d'Arsenius devaient faire preuve, dans la plupart des circonstances, d'une indépendance de caractère que montrèrent rarement les successeurs de Gennadius. On les voyait moins rechercher les bonnes grâces des Turcs qu'attentifs à épier l'occasion de se soustraire, eux et leur peuple, à leur domination.

C'est ainsi que, dans l'été de 1737, deux armées autrichiennes ayant pénétré simultanément en Serbie et en Bosnie, un grand nombre de districts se soulevèrent à la voix du patriarche Arsenius IV (Joannovitch). Cette entreprise fut mal secondée par la fortune. Vingt mille Serbes et Albanais furent taillés en pièces dans les environs de Valievo. A peine un millier d'hommes échappèrent au carnage et purent gagner la Sirmie, escortés par leurs prêtres qui les avaient menés au combat (1). Quelques mois après, Nich étant retombé au pouvoir des Turcs,

(1) Hammer, t. XIV, p. 395.

une nouvelle émigration, conduite par le patriarche en personne et par les trois évêques de Nich, d'Oujitzé et de Novi-Bazar, compromis avec lui dans le dernier soulèvement, quitta les environs d'Ipek et le bassin de la Morava, se dirigeant vers la frontière autrichienne. Mais elle fut atteinte en route et détruite presque entièrement par les Turcs (1). Arsenius parvint à grand'peine à gagner avec une poignée de Serbes la Hongrie, où il fut fait, à quelques années de là (1741), patriarche de Carlovitz (2).

Cette nouvelle tentative, bien qu'elle eût échoué en partie, causa une vive irritation à la Porte, qui, comprenant qu'elle n'avait point à compter sur le patriarche ni sur le haut clergé serbes, fit surveiller attentivement leurs démarches et parut se jeter tout entière du côté des Grecs.

Vingt-cinq à trente années s'écoulèrent sans améliorer les rapports entre la Porte et l'Eglise serbe. Les Grecs au contraire étaient à l'apogée de leur in-

(1) M. Guill. Lejean évalue à près de 80,000 (tués ou prisonniers) le nombre des victimes de ce désastre : ce chiffre doit être exagéré. Il y a certainement erreur quant à la date, qu'il place en 1740, contrairement à tous les écrivains nationaux qui indiquent avec précision celle de 1737. Cf. *Mémoire du métropolitain Basile*; Davidovitch, p. 119; Vaklik, p. 57. — M. Lejean ajoute cette remarque : « que les territoires abandonnés par les Serbes furent repeuplés par les Albanais musulmans, et que c'est ainsi qu'on parvient à expliquer les pointes singulières que pousse la population arnaute vers Novi-Bazar et entre Prichtina et Leskovatz, ainsi que ce contraste de noms de localités serbes dans une contrée habitée entièrement par des Skypétars. »

(2) Le siège du patriarcat serbe de Hongrie avait été transféré de Saint-André d'abord à Belgrade (1724), et plus tard, après la reprise de cette ville par les Turcs (traité de Belgrade, 1739), à Carlovitz, ville de la Slavonie autrichienne.

fluence (1). Cette influence due, dans le principe, à l'ascendant de deux hommes d'un mérite supérieur, Panajotis et Mavrocordatos, avait grandi rapidement depuis l'avènement des Phanariotes aux hospodars de Moldavie et de Valachie. Un pontife remuant et ambitieux, Samuel, gouvernait le siège œcuménique. Instruit des préventions que le Divan nourrissait contre les Serbes, il s'en servit habilement pour détruire, au profit de son Eglise et de sa nation, l'autonomie religieuse de la Serbie et de la Bulgarie.

Plusieurs motifs avoués par les historiens modernes de la Grèce, d'un côté l'espérance de combler le déficit de la caisse patriarcale et d'accroître les revenus de l'Eglise par l'annexion de deux riches provinces (2), de l'autre le désir de réaliser la *grande idée* (que l'on voit poindre dès cette époque) au moyen de l'union de tous les orthodoxes sous une même autorité religieuse et civile, le poussèrent à cette entreprise dans laquelle il fut activement secondé par plusieurs personnages influents du Phanar (3). La Porte prêta aisément l'oreille aux suggestions de Samuel et des membres du synode qui lui représentaient que laisser subsister à Ipek et à Ochrida des Eglises indépendantes, c'était mettre une arme dangereuse aux mains de ses ennemis (les

(1) Voir, sur l'origine et le progrès de la puissance des Phanariotes, mes *Lettres sur la Turquie*, t. II, p. 59 et suiv.

(2) L'auteur du *Catalogue historique des patriarches* (p. 251) le dit formellement, en ajoutant, il est vrai, un autre motif, moins déterminant, je crois, bien que placé en première ligne, à savoir le désir de maintenir l'intégrité du dogme orthodoxe menacé par le voisinage et les menées du papisme.

(3) Rizo-Néroulos, *Cours de littérature grecque moderne*, p. 36.

Russes), et en 1767, un hattî-chérif du sultan Moustafa IV prononça la suppression des deux patriarchats slaves et leur réunion au siège œcuménique (1).

Le patriarchat d'Ipek comprenait à cette époque cinquante-deux diocèses, celui d'Ochrida, quarante-six (2); en tout quatre-vingt-dix-huit diocèses nouveaux, qui, s'ajoutant aux cent quinze anciennes éparchies, portèrent à deux cent treize le nombre des sièges épiscopaux relevant du patriarche de Constantinople. Celui-ci, en retour, était tenu de payer au trésor impérial une redevance annuelle de 63,000 aspres (3).

Cet événement eut pour les Slaves de la Péninsule des conséquences funestes, faciles néanmoins à prévoir.

Nous avons vu que, à l'origine de la conquête, le patriarche de Constantinople et, à son exemple, les chefs des éparchies, considérés comme ses délégués dans les provinces, avaient été investis d'un double pouvoir, religieux et civil, qui s'est perpétué jusqu'à nos jours. Comme chefs civils, les évêques siègent de droit dans les *medjlis* provinciaux, à côté du gouverneur du sandjak ; ils président à la répartition de l'impôt qu'ils lèvent par l'entremise du clergé inférieur ; ils prononcent les divorces, font exécuter les testaments, jugent toutes les affaires civiles, con-

(1) Voir à la fin de l'ouvrage de M. Lenormant, *Serbes et Monténégrins*, les documents relatifs à la suppression du siège d'Ochrida, extraits du *Traité de la juridiction canonique du Trône Patriarcal Œcuménique sur l'Église orthodoxe de Bulgarie*, par Grégoire, archi-secrétaire du saint synode de l'Église de Constantinople.

(2) *Glasnik*, t. IX, p. 227. — Il va sans dire que la plupart de ces sièges étaient honorifiques.

(3) D'Ohsson, t. V, p. 123.

damnent à l'amende, à l'emprisonnement, à l'exil, et requièrent l'autorité turque pour l'exécution de leurs sentences. Ils sont les maîtres absolus de l'enseignement et peuvent, à leur gré, ouvrir ou fermer les écoles.

Toutes ces prérogatives passèrent aux mains des Grecs; car, à partir de l'annexion, il n'y a plus d'évêques serbes, il n'y a que des évêques grecs en Serbie. Ces évêques, et tout le haut clergé venu avec eux de Constantinople, ignorent complètement la langue de la contrée où ils résident. Obéissant au mot d'ordre transmis du Phanar, ils commencent à substituer à l'ancienne liturgie slavonne la liturgie grecque, puis ils ferment peu à peu les écoles nationales et les remplacent par des écoles helléniques. Leur but, dont ils ne se cachent pas, est « d'helléniser tout l'Orient » (1). La tentative échoua néanmoins. L'hellénisme ne réussit pas mieux à s'implanter parmi les Slaves de la Turquie qu'en Roumanie parmi les descendants des colons de Trajan, et la criminelle entreprise des Grecs n'eut d'autre effet que de raviver et d'accroître l'antipathie naturelle des deux races.

(1) « Ὅτινα ἐξελληνίσωσι τὴν Ἀνατολὴν ἅπασαν. » Philimon, t. II, p. 4. — Cet aveu est précieux à recueillir. Presque tous les écrivains grecs parlent de cette tentative comme d'une entreprise glorieuse pour leur nation. Étrange aveuglement du patriotisme! Ils trouvent tout naturel que l'argent des Bulgares et des Serbes servît à fonder des écoles pour les Grecs. Et pourquoi donc pas pour les Serbes eux-mêmes? Avaient-ils donc moins besoin d'instruction ces pauvres Serbes qui étaient devenus si ignorants, même en fait de religion, qu'ils étaient hors d'état de comprendre le catéchisme! C'est du moins ce qu'affirme Rizo, grand partisan des Phanariotes, Phanariote lui-même, et qui fait de la suppression des archevêchés d'Ipek et d'Ochrida un des principaux titres d'honneur de Samuel.

Elle aggrava aussi la misère publique. Les évêques grecs s'abattirent sur les fertiles provinces de la Bulgarie et de la Serbie, comme sur une riche proie. Les impôts triplèrent dans l'espace de quelques années. Chaque jour enfantait de nouveaux abus. Aux exactions des pachas et des mudirs musulmans s'ajoutèrent celles du haut clergé chrétien. Le numéraire disparut peu à peu de la contrée et prit la route de Byzance. Une double tyrannie, celle du Turc et celle du Grec, pesa sur les Slaves, et la pire des deux n'était pas la première (1).

VIII

En effet, à l'époque où nous sommes parvenus (moitié du dix-huitième siècle), le régime turc pesait moins lourdement sur les raïas qu'aux premiers jours de la conquête. Certaines charges avaient été abolies ou étaient tombées en désuétude ; d'autres s'étaient transformées et étaient devenues moins onéreuses. Le devchirmè avait cessé d'être pratiqué en Serbie, à partir de 1638 (2) ; les lointaines corvées avaient été supprimées ; les redevances en nature dues au pacha avaient été converties en une taxe

(1) Les plaintes des écrivains serbes contre le clergé grec sont unanimes et constantes. Voir un passage de Vouk (Stefanovitch), dans Boué, t. III, p. 437. Les mêmes griefs sont exposés dans le Mémoire du métropolitain Basile dont il a été question plus haut.

(2) Hammer, t. IX, p. 326. Cependant Belin (*Histoire économique de la Turquie*, p. 280) nous montre encore, à la date de 1791, les janissaires se recrutant dans le corps des *adjémioghians*, composé d'enfants chrétiens recueillis par le devchirmè dans leur jeune âge.

proportionnelle (1), répartie par l'entremise des knèzes entre les familles des villages et des *tchiffliks* (2) dans chaque district. Les sipâhis, il est vrai, continuaient de percevoir directement la dîme des champs, des vignobles et des ruches, outre la capitation de deux piastres par ménage (3). Mais le pacha, ennemi né des sipâhis, veillait à ce que ceux-ci ne molestassent pas ses administrés et n'exigeassent rien d'eux en dehors des taxes légales. Les sipâhis, de leur côté, qui, par la possession héréditaire de leurs fiefs, étaient arrivés à se regarder comme les suzerains de la contrée, manquaient rarement de prendre fait et cause pour leurs vassaux (4) contre le pacha et les officiers du pacha, considérés par eux comme des intrus. Par suite de cet antagonisme qui s'accrut à mesure que le gouvernement central perdit de sa force, les avanies devinrent moins fréquentes et les raïas commencèrent à respirer.

Les revers presque continuels des armées ottomanes, l'affaiblissement graduel de l'empire postérieurement à la paix de Belgrade (5), produisirent

(1) *Poresa*, du verbe *poresati*, couper, tailler.

(2) Grandes fermes.

(3) *Glavnitza*, de *glava*, tête.

(4) L'expression n'est pas rigoureusement exacte. Les sipâhis ne formaient pas une aristocratie féodale proprement dite et n'exerçaient aucune juridiction sur les villages. Les colons, de leur côté, n'étaient point attachés à la glèbe, et pouvaient quitter à volonté le fief pour aller s'établir ailleurs.

(5) 1739. — Cette paix de Belgrade, par laquelle les Turcs recouvraient la Serbie et les autres possessions qui leur avaient été enlevées vingt et un ans auparavant à la paix de Passarowitz (1718), marqua un temps d'arrêt, mais à peine sensible, dans la décadence de la puissance ottomane. Néanmoins elle produisit une profonde impression à Vienne. L'empereur Charles VI en

de nouveaux changements favorables aux raïas. Les Turcs, comme s'ils se fussent sentis menacés dans leurs possessions européennes, se retirèrent peu à peu des villages et des hameaux pour se concentrer dans les villes et les palanques. Dès lors les indigènes qui avaient fui dans les bois et les montagnes refluèrent de nouveau dans la plaine. Le brigandage ne sévit plus avec la même intensité. La sécurité commençait à renaître et avec elle le bien-être.

En même temps les raïas reprenaient confiance en eux-mêmes. Les échecs réitérés des Turcs, les succès des Autrichiens et des Russes, la part qu'ils avaient eux-mêmes dans ces succès (car à partir de 1739 les armées impériales franchissent rarement le Danube qu'elles ne soient ralliées aussitôt par de nombreux corps de partisans et de volontaires serbes), les relevaient à leurs propres yeux, et, en apprenant que leurs superbes dominateurs n'étaient pas invincibles, ils commençaient à rêver de meilleurs jours. Dès lors un changement notable s'opéra dans les rapports réciproques des raïas et des Turcs. Ceux-ci s'en étonnaient et ne reconnaissaient plus leurs anciens esclaves : « Voisins, » disaient les commissaires ottomans aux officiers autrichiens chargés de leur faire la remise de la citadelle de Belgrade, « voisins, qu'avez-vous fait de nos raïas ? »

Les raïas étaient devenus des hommes. Ce gémissement étouffé, ce bruit de chaînes monotone dont parlent les historiens serbes, s'était changé peu à peu en un sourd grondement, indice d'une prochaine

mourut, comme plus tard Joseph II de la révolte du Brabant. Dix jours avant d'expirer, il disait au nonce Paolucci : « Belgrade causera ma mort ; cette honte me tue. »

tempête. Le moment approchait où l'idée nationale, longtemps refoulée et comme enfouie dans la conscience populaire, allait se manifester au grand jour et revendiquer ses droits.

IX

Trois choses, au dire des historiens, conservèrent la nationalité : la religion, les chants populaires, les haïdouks.

Un siècle environ après la conquête, vers 1500, les Serbes étaient réduits à un état d'ignorance et de grossièreté pire que celui que M. Villemain constate à la même époque parmi les Grecs d'Asie. Le clergé différait peu sous ce rapport de la masse du peuple dans laquelle il était confondu. Placés dans la dépendance absolue de l'évêque, la plupart des prêtres ne savaient par lire et récitaient par cœur les phrases du rituel.

Toutefois cette sujétion, cette ignorance même créaient un lien plus fort entre eux et leur troupeau. Comme ils vivaient de la vie du peuple, souffrant les mêmes maux, exposés aux mêmes avanies, le peuple avait confiance en eux. Le paysan détournait la tête quand passait l'évêque sur son cheval de parade, au milieu de ses kavass, précédé d'un acolyte qui portait devant lui le sabre et la massue, et distribuant des bénédictions dans une langue étrangère ; il écoutait religieusement la voix du pape, qui s'asseyait le soir à son foyer et lui parlait de Dieu et de la religion dans la langue de ses pères. Cette religion était peu éclairée, mélangée, comme presque partout, de superstitions grossières, pleine de rémi-

niscences de l'ancien paganisme. Le prêtre lisait l'Évangile au peuple sans le comprendre. La pure lumière avait cessé de briller, même dans le sanctuaire. Toutefois, la partie extérieure du culte, les cérémonies, les rites, l'observance des jours de fête, s'étaient fidèlement conservés. Par là la foi se maintint dans le peuple, et avec la foi la nationalité.

En maints endroits les églises ont été détruites ; la loi musulmane ne permet pas d'en édifier de nouvelles ; le pape n'a plus où célébrer l'office divin. Mais il y a dans chaque village l'*arbre saint*, dans le tronc duquel est taillée une croix rustique. C'est là que, le dimanche, aux jours de fête, les villageois se rassemblent pour prier ; c'est sous son ombrage que se célèbre chaque année la fête du saint du hameau (*nositi krsta*). Chaque maison délègue deux de ses jeunes gens. Rangé sur une double file, conduit par deux coryphées qui portent la croix et les Évangiles, le cortège s'avance processionnellement en chantant les litanies et les hymnes. Arrivé près de l'arbre, autour duquel le village tout entier s'est groupé par avance, il en fait trois fois le tour, puis tous les assistants s'agenouillent, tandis que le prêtre appelle les bénédictions du ciel sur leurs champs et sur leurs maisons. Tout à coup un cri, un sanglot, s'élève du milieu de la foule. C'est un ancien raïa devenu musulman et qu'un reste d'habitude a porté à se mêler aux groupes. Ces cérémonies, ce cortège, qui lui rappellent les scènes de son enfance, la voix du prêtre, entendue pour la première fois depuis de longues années, les hymnes, les refrains sacrés qu'il répète machinalement à voix basse, ont porté le trouble dans ses esprits ; bientôt il n'est plus le maître de son émotion, il s'élance aux pieds du pape,

il est redevenu chrétien et en même temps que chrétien, Serbe (1).

Dans l'enfoncement des forêts, entre les gorges des montagnes, l'on voit surgir, de distance en distance, d'énormes pans de murs crénelés et percés de meurtrières qui semblent de loin les tours de quelque château fort. Ce sont les restes d'anciens monastères (2), contemporains des premiers rois serbes, dont la dépouille mortelle repose à l'ombre de leurs murailles (3). Ils servaient de lieux de refuge en temps de guerre. Durant la paix, à certains jours de fête, le peuple s'y rendait en pèlerinage de toute la contrée environnante et y tenait ces grandes assemblées connues sous le nom de *sabors*.

Là tout conspirait à émouvoir ces âmes simples et religieuses : la majesté sauvage du site, l'aspect désolé du monastère, les murs portant les cicatrices du temps ou des guerres, les statues des saints renversées de leurs niches, leurs images peintes à fresque, mutilées et laissant voir, à la place des yeux, deux larges trous creusés par les balles des

(1) Ce n'est point ici une peinture de fantaisie; l'historien Rieaut, cité par M. Denton, rapporte plusieurs exemples de conversions, ou plutôt de retours à l'ancienne foi, accomplis dans des circonstances semblables.

(2) Vouk, dans son *Dictionnaire*, a consigné une foule de détails pleins d'intérêt sur ces monastères abandonnés la plupart aujourd'hui, et qui tiennent une grande place dans l'histoire et dans la légende. Leur organisation était toute démocratique, et les supérieurs étaient nommés, non par les moines, mais par tout le peuple du district. Voir un article de M. Massieu de Clerval, dans l'*Athenæum* de 1854, p. 550.

(3) La plupart des rois serbes, depuis Stefan Nemanja jusqu'à Lazare (six sur dix), sont honorés comme saints par l'Eglise serbe. Voir la *Notice* du vladika du Montenegro et l'*Annus ecclesiasticus* du P. Martinoff,

Turcs qui s'en servaient comme d'une cible, les pieuses reliques exposées aux regards des fidèles, la voix de l'higoumène, qui s'élevait pour célébrer les gloires ou annoncer les justices du Seigneur. Alors le malheureux raïa relevait la tête, ses yeux s'enflammaient, il oubliait l'humiliation présente pour ne songer qu'à la délivrance prochaine, à cette résurrection de l'empire serbe qu'il attend comme l'accomplissement d'une promesse divine. *Kad li tche dotchi tsarstvo srbsko* (quand renaîtra l'empire serbe) est une locution proverbiale en Serbie. C'est le *Rôman no péré* (le Roumain ne meurt pas) du paysan moldo-valaque. Le Grec a de même ses prophéties sur lesquelles il appuie sa croyance à la durée éternelle et au triomphe définitif de sa race.

Mais de tous ces *sabors*, le plus renommé, le plus considérable, était le savor du *vidovdan* (1), qui se célébrait le jour anniversaire de la bataille de Kosovo. Le lieu du rendez-vous était un monastère, Ravanitza (2), où reposa longtemps la dépouille mortelle de Lazare (3). Le savor de Ravanitza rappelle à de certains égards l'olympiade grecque. Là se rassemblaient, à époque fixe, des milliers de pèlerins accourus de toutes les parties du pays serbe pour

(1) *Vidov-dan*, le jour de Saint-Vite.

(2) A peu de distance de Tchoupria. Voir sa description dans le *Serbiens byzantinische Monumente* de Kaunitz, et dans Denton, p. 205.

(3) Inhumés d'abord à Prichtina, les restes de Lazare furent transférés en grande pompe, par ordre de son fils, à Ravanitza, et plus tard, lorsqu'on put craindre que ces précieuses reliques ne tombassent au pouvoir des Turcs, au monastère de Krouchedol, en Sirmie, à cinq quarts d'heure environ de Carlovitz. Voir Kaunitz.

révérer la tombe du roi-martyr : Rasciens, Bosniaques, Monténégrins, Dalmates même. Priant dans la même langue, se signant devant les mêmes images (1), saisis des mêmes transports, alors que le prêtre, découvrant les reliques du glorieux vaincu de Kossovo, s'écriait avec un accent prophétique : « La Serbie est descendue au tombeau avec Lazare ; mais, de même que Lazare, elle se lèvera un jour de son tombeau, » ces hommes, étrangers jusque-là les uns aux autres, se reconnaissaient pour les enfants d'une même patrie, les disciples d'une même foi. Des alliances se formaient entre les familles, les jeunes filles se fiançaient, les jeunes gens contractaient entre eux ces fraternités d'adoption (2) que l'on voit exister de tout temps dans les contrées slaves, mais qui prirent une extension remarquable à cette époque et doublèrent la force des résistances locales par la solidarité qu'elles établissaient entre les individus.

Chez les Serbes, comme autrefois chez les Grecs,

(1) Les églises grecques sont tapissées intérieurement d'images enluminées de la Vierge et des saints, que les fidèles baisent dévotement avec force génuflexions et signes de croix.

(2) *Pobratimstvo*. Les individus unis par cette sorte de parenté spirituelle, que l'Eglise consacrait par des prières spéciales, étaient appelés *pobratimi*, frères en Dieu, frères d'adoption. Ce sont les *adelpho-poiétatoi*, ou frères-faits, des Grecs. Ils s'engageaient par serment, « au nom de Dieu et de saint Jean, » à se défendre mutuellement, et se vouaient tout entiers l'un à l'autre. Le pobratimat pouvait exister entre des personnes de sexe différent ; mais, dans ce cas, il formait empêchement au mariage. L'origine de cette institution doit-elle être rapportée exclusivement aux Slaves ? Ce qui est certain, c'est qu'elle remonte à une époque très-reculée et se retrouve dans tout l'Orient chrétien. Voir Iovanovitch, p. 12 ; Dozon, p. 59 ; Mickievicz, t. I, p. 292.

le patriotisme se retrempait et se fortifiait dans la religion (1).

X

Il s'alimentait à une autre source non moins féconde, la poésie populaire.

La poésie populaire, un peu délaissée aujourd'hui, fleurit de bonne heure chez les Serbes. Compagne inséparable de la religion, elle intervient avec elle dans tous les actes de la vie publique et privée, se mêle à toutes les cérémonies, accompagne toutes les fêtes. Au baptême du nouveau-né, au mariage de la jeune fille, aux funérailles du vieillard, le jour de la fête du saint du village ou de la famille (2), dans les grands comme dans les petits sabbats, après que le prêtre a célébré l'office, le rhapsode ambulant (c'est ordinairement un vieillard aveugle, tel que la tradition représente le vieil Homère) s'avance, et tandis que les moutons rôtissent en plein air, que la *slivovitz* coule dans les verres, il chante et déclame

(1) Le temps marcha et fit son œuvre. Quand éclata la grande insurrection de 1804, le clergé y prit une part active. Mêlés aux chefs des haïdouks, les popes guidaient les combattants sur les champs de bataille et les animaient de la parole et de l'exemple. Les temps redevenus calmes, ils retournèrent dans leurs villages et reprirent leurs travaux et leur genre de vie ordinaires, occupés tour à tour de la conduite de leur troupeau et de la culture de leur champ, prêtres, laboureurs à tour de rôle, mais en tout temps citoyens.

(2) Non-seulement chaque village, mais chaque maison a son saint particulier dont on célèbre la fête (*slava*) durant plusieurs jours. Voy. Iovanovitch, p. 43 et 112; Dozon, p. 60; Massieu de Clerval, *Athenæum*, 1854, p. 551.

tour à tour, en s'accompagnant de la *gouzla* (1), les pesmas en l'honneur des preux des anciens jours; et pour l'écouter, les jeunes garçons et les jeunes filles interrompent le *kolo* (2), les vieillards, assis à table, font trêve à leurs récits (3). Honorer la mémoire des guerriers en racontant leurs exploits est un devoir comme de célébrer les mérites des Bienheureux. Les héros de l'histoire ont un culte comme les saints de la légende.

Comment, par qui ont été composées les pesmas? on l'ignore. OEuvre collective plutôt qu'individuelle, produit de l'imagination et du travail de plusieurs siècles, expression de la pensée et des sentiments d'une race tout entière, il est aussi impossible de leur assigner une date que de nommer leurs auteurs. Contemporaines en général de l'événement qu'elles racontent, à peine sont-elles nées que déjà elles sont dans toutes les bouches (4); les générations se les transmettent l'une à l'autre, et chacune d'elles les marquant au passage de son empreinte, elles subissent

(1) Sorte de mandoline à une seule corde, dont on joue avec un archet recourbé en forme d'arc. Le *gouzlars* se sert de son instrument comme d'une basse pour prendre le ton ou pour soutenir son récitatif. Le plus souvent, il ne chante que les passages où sont exprimées les passions les plus fortes et raconte les événements les plus importants. Voy. Mickievicz, t. II, p. 228.

(2) *Kolo*, roue : nom des danses nationales serbes qui rappellent nos rondes villageoises.

(3) Ce goût pour les pesmas est commun à tous les Serbes, et triomphe même, chez eux, des antipathies et des animosités religieuses, à ce point, dit M. Dozon, que « l'on a vu des Bosniaques musulmans demander à un cadi la grâce d'un prisonnier serbe du rit oriental, comme bon chanteur de pesmas. »

(4) Rien d'écrit ; les airs même ne sont pas notés et se conservent seulement dans la mémoire des gouzlars. Voir l'anecdote racontée par M^{me} de Bury, p. 342.

à la longue de telles transformations qu'on ne saurait plus distinguer le fond primitif des parties qui ont été ajoutées plus tard (1). Ainsi nous ont été transmis les anciens poèmes sur l'archevêque Sava, le saint par excellence de la Serbie (2), sur Etienne Douchan et ses douze voïvodes, pareils aux douze pairs de Charlemagne, sur les neuf Yougovitch dont les exploits rappellent ceux des quatre fils Aymon, sur les Morniavtchevitch que protègent les *vilas* (3), sur la mort du *knèze Lazare* (4) et la funeste journée de Kossovo (5), ainsi que l'épopée chevaleresque de Marko Kralievitch qui dort, symbole de sa race, couché sur son épée, en attendant le jour de la résurrection nationale (6).

(1) Mickievicz, t. II, p. 226.

(2) Sur saint Sava et sa légende, voir le P. Martinoff, *Annus*, etc., et miss Mackensie, p. 377.

(3) Les *vilas* sont les fées des ballades et des légendes serbes. Voir Mickievicz, t. I, p. 303.

(4) Lazare s'était fait couronner empereur en 1377 ; mais il n'en porta point le titre : « Prudent et pacifique, dit un historien, il ne se nomme jamais que le *knèze* (prince) *Lazare*, d'où vient que dans tout le cours de l'histoire on ne le trouve désigné que sous cette qualification. » Voyez Davidovitch, p. 80.

(5) De toutes les pesmas, la plus connue, la plus populaire est la pesma de la *Bataille de Kossovo*. Les Serbes, qui la savent tous par cœur, ne se lassent jamais de l'entendre. Cette constante évocation d'un passé douloureux à laquelle j'ai déjà fait allusion, cette sorte de réhabilitation du malheur que semble poursuivre la poésie serbe, est un des traits les plus remarquables des pesmas, très-bien indiqué par Mickievicz, t. I, p. 233.

(6) Sur Marko Kralievitch et sa légende, voyez Massieu de Clerval, d'après Vouk, *loc. cit.* ; Mickievicz, t. I, p. 249 et 260-62 ; madame Elise Voïart, t. I, p. 83 ; Dozon, p. 65 ; Dall' Ongaro, *Perseveranza* des 22 et 25 décembre 1862 ; miss Mackensie, chap. VIII. — Le poème qui raconte les hauts faits de Marko Kralievitch forme, dit Mickievicz, le cycle romanesque de la poésie serbe ; il vient après le cycle héroïque et précède immé-

La même incertitude plane sur les pesmas d'une époque plus récente. Bien que le fond primitif ait été moins altéré, on sent néanmoins qu'elles n'ont pas été formées tout d'une pièce. Quant à dire où, par qui elles furent composées, nul ne le pourrait, pas même les gouzlars, dont elles sont devenues, pour ainsi dire, la propriété exclusive (1). Colportées de hameau en hameau par ces chanteurs ambulants (2), bientôt elles ont pénétré partout et viennent s'ajouter au recueil des chansons antérieures. Telle est la pesma moderne sur la *fuite de Karageorge* en 1813.

Le peuple se plaît à ces chants, il aime cette poétique légende qui, jusqu'à ces derniers temps, lui a tenu lieu d'histoire (3). Et non-seulement il l'aime, mais il y croit; elle est pour lui la source de vérité

diatement le cycle de la poésie civile et domestique. M. Dall'Ongaro a transporté dernièrement au théâtre le héros légendaire serbe sous le nom de l'*Hercule slave* (*Ercole slavo*).

(1) *Gouzlartsvo*; voir Cyp. Robert, *Revue des Deux Mondes*, du 15 juin 1853.

(2) « Les pesmas, dit Vouk, sont mises en circulation principalement par les aveugles, les voyageurs et les haïdouks. Les aveugles vont mendiant et chantant de porte en porte, de village en village, de sabor en sabor. De même, quand un voyageur reçoit l'hospitalité dans une maison, il est d'usage, le soir, de lui présenter une gouzla en l'invitant à chanter, et dans les *khans* (hôtelleries) et les cabarets, il s'en trouve toujours une pour le même usage. Quant aux haïdouks, dans leurs retraites d'hiver, ils passent la nuit à boire et à chanter les exploits de leurs compagnons. » — Mickievicz (t. I, p. 327) cite les noms de trois de ces mendiants de la bouche desquels Vouk recueillit la plus grande partie des poèmes dont il forma sa collection. L'un était un pauvre diable moitié colporteur, moitié bûcheron; le deuxième un ancien haïdouk, *retiré des affaires*; le troisième un haïdouk en exercice dont il avait fait rencontre dans une prison.

(3) De maigres chroniques monastiques, dit M. Dozon, des biographies de rois considérés comme saints, un essai d'histoire

par excellence. « Le livre, dit-il, est mensonge; mais la chanson est vérité (1). » Elle est liée à tous les instants de sa vie, elle fait partie de son culte. Elle a été pour lui, aux jours d'épreuves, ce qu'était la religion elle-même, une consolation et une force.

XI

Après le knèze Lazare, après Marko « le fils de roi, » les héros favoris des pesmas sont les haïdouks.

Le haïdouk est le klephte des pays serbes: « Comme les klephtes, les haïdouks vont en troupes. L'été, ils sortent de la montagne pour leurs expéditions; l'hiver, ils se dispersent et se cachent chez des amis dévoués. Unis par l'amitié et le péril commun, affrontant la mort, mais aussi rusés que braves, ce sont d'incommodes voisins; car ils ne vivent que de ce qu'ils prennent, et cependant le peuple les aime et les respecte... Vivant, chacun sert le haïdouk; malheur à qui le trahit! S'il manque un frère au rendez-vous annuel, on venge sa mort jusqu'à la neuvième génération. Souvent même, et quand la trahison va livrer un haïdouk à ses ennemis, Dieu fait un miracle, écarte les balles et change en pierre l'infâme qui a vendu le héros. Mort, on l'enterre avec son poignard, son sabre, sa pipe, son dolman brodé, son riche bonnet de fourrures; sur son tombeau on plante la rose et le basilic (2). »

Les haïdouks étaient disséminés par *compagnies* générale (celle de Raïtch), c'est à cela que se réduisent les monuments historiques de la Serbie avant le dix-neuvième siècle.

(1) *Storia della letteratura russa*, 1862.

(2) Laboulaye, p. 148.

dans les vastes forêts qui occupent le centre de la Serbie et principalement dans la Choumadia. C'est là qu'ils se rassemblaient chaque année vers la Saint-Georges (1), « alors que la forêt s'est revêtue de feuilles et la terre d'herbes et de fleurs, et que les loups hurlent dans la montagne. » Chaque compagnie avait son chef ou capitaine (*haram-bacha*) (2). La même loi les régissait toutes. Poursuivre le Turc sans relâche, dans la plaine, sur la montagne, au sein de la forêt, le frapper sans pitié ni trêve, par devant, par derrière, partout où peut atteindre la balle ou pénétrer le poignard; affronter la mort sans pâlir et rire au milieu des supplices; si un compagnon est tombé au milieu de la mêlée ou a péri isolément dans une embûche, venger sa mort jusqu'à la neuvième génération du meurtrier ou du traître (3); secourir l'opprimé; ne prendre que ce qui est strictement nécessaire pour vivre; observer exactement la prière et le jeûne : tels sont les principaux devoirs imposés aux haïdouks, et qui font du banditisme serbe, au moins sous sa forme idéale, une institution qui rappelle celle de la chevalerie errante au moyen âge (4).

C'est cet idéal seul qui a survécu dans la mémoire

(1) 23 avril (5 mai). Vers la fin de l'automne, aux environs de la Saint-Démètre (7 novembre), les haïdouks se débandaient pour aller prendre leurs quartiers d'hiver chez les paysans qui leur étaient affiliés (*yataks*, recéleurs).

(2) Du turc *bachi*, chef, *haram*, voleur de grand chemin. Toutefois cette dernière épithète n'avait rien de déshonorant.

(3) Voir dans Dozon la pesma intitulée *Radé de Sokol et Achin bey* (*l'Hivernage des haïdouks*).

(4) Aujourd'hui le haïdouk (dans la principauté serbe) n'est plus qu'un bandit ordinaire contre lequel la loi a édicté des peines sévères, et dont l'espèce se perd de jour en jour.

du peuple. Pour lui, le haïdouk qui pillait sa maison ou dérobait sa vache, était toujours le descendant de Starina Novak, de son frère Deli Radivoïé, de Drété Grouitza (l'enfant Grouitza) et de ces hardis compagnons qui ne faisaient trembler que les Turcs. Le bandit s'effaçait dans le justicier. Ces hommes qui, après tout, vivaient de pillage et de meurtre, personnifiaient à ses yeux l'indépendance et la dignité de la nation. Ils protestaient par leur vie et par leur mort contre l'oppression étrangère; ils satisfaisaient à ce besoin inné de la justice, sans laquelle les hommes ne peuvent vivre et qui, suivant la juste remarque d'un publiciste, lorsque le gouvernement n'est plus qu'un brigandage, fait qu'ils vont le chercher jusqu'au fond des bois et l'admirer dans un bandit (1).

Les haïdouks représentent la première période de la réaction nationale. La résistance commence à se montrer; mais elle est isolée, individuelle, latente, pour ainsi dire. Peu à peu elle s'étend, gagne de proche en proche, et en même temps qu'elle se généralise, elle prend une forme régulière et se produit au grand jour. Il ne s'agissait d'abord que de représailles individuelles; mais voici que la nation tout entière a tressailli, comme à l'approche d'une crise. La Serbie entre dans une phase nouvelle : la guerre de l'Indépendance va commencer.

FIN.

(1) Laboulaye, *loc. cit.*